

Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire

Publication trimestrielle de l'Association des Amis de Jean Mabire éditée par le groupe EDH
15 route de Breuille, 17330 Bernay Saint Martin - <http://www.jean-mabire.com> - EDH 2010 ©



n° 30



Didier Patte

Jean nous a appris la Normandie



Katherine Hentic

Jean le Normand



Jan Charrier

Le destin des pays normands



2110-7597

ISSN 2110-7599
France : 5 €



Jean nous a appris la Normandie



Dessin de couverture
de Jean Mabire

En cette année du XI^e centenaire de la Normandie, il nous paraît légitime d'honorer une dette que nous sommes un certain nombre à avoir contractée avec un homme d'exception : Jean Mabire. Il nous a fait connaître la Normandie. Pas de façon livresque, intimement. Nous ne pouvons dire si Mait'Jean savait tout de la Normandie, mais une bonne part de ce que nous connaissons d'Elle, nous le lui devons et, surtout, il nous a ouvert l'esprit pour que nous soyons curieux de TOUT le patrimoine normand.

Chacun de nous avait un savoir partiel de la Normandie : l'épopée privilégiée de la Normandie ducale, pour les uns, une propension à exalter le normandissime Cotentin, pour les autres, une appétence pour la période terrible de la dernière guerre pour certains, un goût pour la littérature régionaliste pour quelques-uns... ou, malheureusement, pour beaucoup, une ignorance crasse de notre héritage, fruit de la carence en la matière de l'Education ex-nationale.

Jean Mabire, par sa présence, par son enthousiasme, par sa science vraie, a changé tout cela. Comme le maître qu'il était. Sans pédantisme, ni pédagogisme assommant. Par petites touches. Au fil des rencontres, des conversations, des articles qu'il donnait à un tas de publications (A ce propos, il faudra dresser le catalogue de tous les articles qu'il a écrits ici ou là, tâche énorme car résultante de toute une vie de journaliste, d'écrivain, de militant...). Nous qui sommes un certain nombre à avoir accompagné Jean Mabire à travers la Normandie, nous ne pourrions nous remémorer toutes les anecdotes qu'il nous relatait au fur et à mesure que nous nous enfoncions dans les profondeurs normandes. Jean Mabire était un livre ouvert, une véritable médiathèque ambulante : il avait beaucoup vu, il avait beaucoup lu, il avait beaucoup entendu et, au gré des conversations, il nous apprenait la vraie Normandie. Il parcourait les siècles. Il parcourait les lieux et, toujours, il découvrait davantage et, alors, il nous faisait partager son enthousiasme pour la « **matière normande** ». La Normandie de Jean Mabire était vivante, consciente de son riche passé et toujours désireuse d'affronter son devenir.

Vivante, Elle l'était lorsque Mait'Jean nous racontait, avec humour toujours, les péripéties d'une de ses rencontres avec les « gens de remarque », dépeints en trois phrases. Nous n'avons pas été surpris de la justesse et de la concision de ses portraits d'écrivains de sa célèbre série des « **Que lire ?** » : il nous avait habitués à brosser à grands traits les silhouettes des personnages normands qu'il avait eu l'occasion de rencontrer. A telle enseigne que, même depuis sa disparition, lorsque nous évoquons tel ou tel, ce sont les termes de Mait'Jean qui nous viennent spontanément à l'esprit.

Consciente de son riche passé, la Normandie le devenait lorsque Jean Mabire nous exposait clairement, rapidement, tel ou tel épisode de notre histoire, quel que soit le siècle au cours duquel se déroulait l'événement. Nos hommes célèbres, qu'ils fussent littérateurs, artistes, savants ou aventuriers, nous devenaient familiers car Jean Mabire était un merveilleux conteur. Oh ! Certes, il ne nous a pas tout dit, tout appris, mais il a toujours su éveiller notre curiosité à telle enseigne que, tout naturellement, à sa suite, nous nous mîmes tous en quête d'une plus grande connaissance de tous ceux qui nous ont devancés.

Pour une Normandie prête à affronter son devenir. Jean Mabire n'était pas dans la contemplation de notre passé, fût-il le plus prestigieux. C'était un militant. De la cause normande. La Normandie pour Mait'Jean, il fallait la construire, la reconstruire, la préparer à s'insérer dans son monde. Non ! Jean Mabire n'était pas un adepte de la mondialisation, encore moins du mondialisme, mais, à ses yeux, aux nôtres désormais, la Normandie avait une géopolitique et devait se retrouver un espace qui l'avait engendrée et qu'elle avait fécondé.

« **Notre monde normand** » partait de la Scandinavie, des rivages de la Baltique et de la Mer du Nord, il s'élançait « over ban svan », « sur la route des cygnes, vers le grand large, les îles britanniques, les îles de l'Atlantique et vers l'Europe du Sud. Nos cousins Varègues gagnaient Constantinople par les fleuves russes et nos valeureux chevaliers de Normandie s'implantaient en Méditerranée, de l'Espagne à Antioche, en passant par la Sicile, la Calabre et les Pouilles. Aujourd'hui et demain, le monde normand a pour pôles aussi bien le monde russe que le monde nord – américain. C'était le message de Jean Mabire, souvent relayé lors d'âpres discussions avec son ami Pierre Godefroy, son ancien collègue de *La Presse de la Manche*.

Nous sommes bien conscients, nous qui avons pu vivre ces moments exaltants où Mait'Pierre et Mait'Jean faisaient assaut d'érudition et de rêveries épiques, d'avoir été des privilégiés : puissions – nous avoir la même foi pour transmettre un tel amour de la Normandie !

2011, onzième centenaire de la naissance de la Normandie... normande : Jean Mabire a beaucoup fait pour que les Normands d'aujourd'hui se souviennent. Notre ami est plus que jamais présent parmi nous.

Didier PATTE



Jean le Normand

par Katherine Hentic

*Une fidélité de soixante ans
puisée dans les paradis de l'enfance*

« Mon pays est dans le goût d'une pomme », ce premier vers d'un célèbre poème de **Lucie Delarue-Mardrus**, écrivaine et personnalité native d'Honfleur ayant fortement impressionné le **Millénaire normand de 1911**, personnage si apprécié de Jean qu'il s'en allait souvent sur ses traces, résume la « madeleine » de **Jean Mabire**.

Comment la conscience du Pays d'où l'on est vient aux enfants les senteurs, les saveurs, les lueurs et la lectrice peuplaient les nuits d'un petit parisien né dans un appartement cossu du 16^e arrondissement, qui choisira à 20 ans, sans un sou vaillant, les crises, l'Histoire étaient passées par là, de retourner vers le pays choisi, peuplé alors d'une majorité de pêcheurs et de paysans, patrie qui, par faits de guerre, se retrouvait avec de nombreuses villes effondrées sur ses gens, en majorité des ouvriers, ou arasées, patrie grandement meurtrie dans ses campagnes et ses villages, pays entièrement à reconstruire. Jean, alors, avait choisi d'y ancrer sa future vie d'adulte, en dépit de toutes les facilités que lui aurait procuré Paris.

Oui, cela peut venir de l'enfance, notamment d'un grand père maternel cévenol, conseiller à la Cour d'Appel de Paris, amoureux de la côte normande qui fait bâtir une villa devant la mer à Blonville à deux pas de Trouville et Deauville et qu'il nomme **Jan Kiri**, parce que l'unique petit fils d'alors, se prénomme Jean et qu'il sourit ou rit tout : le temps !

Jean, sur cette côte normande y sera heureux, même après le décès tragique de son grand père, puis le divorce, qui le suivit de très peu, de ses parents.

Egalement de ce grand père paternel normand, directeur d'une Compagnie d'Assurances à Paris qui avait fait l'acquisition d'un moulin avec ses terres, ses chevaux, ses vaches et ses grands herbages mouillés dans la vallée de Quincampoix près du pays d'Ouche, moulin devenu une résidence de luxe et qu'il avait fait de surcroît moderniser de manière telle qu'il est resté dans son jus et en fonctionnement jusqu'au XXI^e siècle, grand père qui emmenait, toutes les longues fins de semaine qu'il s'accordait, son petit fils.

Nous savons par le **La Varende entre Nous** tout ce que Jean doit à ce moulin, ce qu'il ne dit pas c'est qu'il y avait dans ce moulin par delà la présence d'une jeune nouvelle grand-mère aimante et maternelle, l'ombre planante de la vraie grand-mère de Jean qui avait attendu la naissance de l'enfant, ce petit fils, en 1927 pour mourir le 31 décembre de cette année là du chagrin latent et inguérissable d'avoir vu mourir ses trois premiers fils dans la beauté de la force de l'âge à la guerre de 1914-1918 ou de ses suites.

Dans ce moulin étaient rassemblées les cartes postales envoyées lors de leurs voyages d'études ou de loisirs par ces trois jeunes gens promis au plus bel ave-



nir. A la naissance de Jan Kiri, l'unique petit fils à l'époque, les trois prénoms de ses oncles défunts lui avaient été attribués : Jean, Pol, Yves. Cette grand-mère Mabire dont Jean ne pouvait se souvenir était née **Mouma Charrier** de Yves et de Béïa Urbain.

Il n'y a donc pas de hasard, que des symboles dans le choix des pseudonymes sous lesquels Jean, durant sa jeunesse, écrira quelques textes **fondateurs sur la Normandie**,

Ainsi **Jan CHARRIER**, alliance des deux noms chéris qui l'**incarnaient** dans ses deux familles, nom qui représentait l'époque de sa conscience de s'être senti Normand le plus marquant dans le texte fondateur paru en 1951 dans les **Cahiers Fédéralistes** édités aux Pays Bas - déjà 60 ans - ce sont les consonances fortes des termes de l'époque et de leur sens, et non des connotations qu'on voudrait maintenant leur donner, Terre, Peuple et Mouvement Normand dans tout le dynamisme espéré tout est déjà là dans ce militantisme au service d'une Normandie rêvée et actionnée, le rêve et l'action pour la patrie charnelle dirait on aujourd'hui !

Que ce soit sous le nom de Jan CHARRIER ou sous celui de **Henri LANDEMER**, pseudonyme, lui aussi puisé à la source puisque Henri fut régulièrement donné à chaque génération dans la famille Mabire et que LANDEMER fut le bout de terre d'élection de Jean dans le Cotentin, tout près d'Eculleville, - pour mémoire le pseudonyme de Henri Landemer, dans les décennies années 50 et 60, fut régulièrement utilisé dans la Presse pour les textes et critiques littéraires de Jean Mabire alors que son propre nom lui l'était pour le journalisme quotidien et les reportages (voir les avis de la Presse de la Manche sous sa photographie : **Jean Mabire alias Henri Landemer**), ou que ce soit sous son nom propre



de Jean MABIRE, il paraît essentiel pour ce premier numéro de 2011 et pour le lustre, cinq ans déjà, c'était hier, du décès de Jean de lui redonner la parole comme il le souhaitait pour ses et ces articles inconnus ou méconnus, articles témoins de son normanisme et de sa normanité, de sa conscience de Normand, de sa présence de Normand, au sens le plus large du terme puisqu'il se sentait totalement concerné par toutes les épopées par l'au-delà des mers où les Normands avaient navigué et pratiqué et semé, et construit !

Présence durable aussi de l'auteur, inscrite par la plume et l'action de 1946 à 2006, et avant si l'on compte la sortie des briques, et leur nettoyage, de dessous des décombres de la ville du Havre, recouvrant encore les morts, ce par le lycéen parisien Jean Mabire, venu avec quelques autres jeunes à la rescousse : briques précieuses pour la reconstruction, les survivants vivant sous les tentes !

Présence inscrite également dans les textes présentés, même par delà la mort, une continuité de 1951 à 2011 car après les textes inconnus ou méconnus viendra le temps des inédits, du moins je l'espère de l'Encre Normande, de l'Encre Verte et de d'autres écrits.

Aujourd'hui, donc, en ce numéro, nous marchons dans quelques pas de Jean, sous ses différents noms

d'auteur au rythme de ceux de **Rolf le Marcheur** devenu le Duc Rollon, de Alesund à Rouen, de ceux de **Guillaume, le Bâtard Conquérant**, Duc Roi des Pays du Nord Ouest, et de quelques uns de ces « hommes conséquents » de la Normandie, venus du fond des âges ou de la contemporanéité poignante ce presque frère **Jean Prevost**, sportif, écrivain, combattant et normand pour lequel aux dernières années de sa vie Jean a encore songé et acté ce Maître auquel Jean estimait devoir tout en matière normande **Fernand Lechanteur**, etc, etc.

Comment l'appartenance se révèle, comment les références s'acquièrent, comment la connaissance se donne, comment la présence se poursuit voici quelques réponses, voici pour le **11^e centenaire** de la naissance de la **Normandie**, pour le **centenaire** de la naissance de **Jean Prevost**, pour le **cinquantenaire** de l'association des amis de **Jean de La Varenne** suivie de Présence, pour le **quarantième anniversaire** de la mort de **Fernand Lechanteur**, pour le **dixième anniversaire** de l'Association des Amis de **Jean Mabire**.

Voici dans toute ses fidélités, **JEAN, LE NORMAND**

Katherine Hentic



Préparation de l'Assemblée Normande dans le Cotentin. Gouache des années 50 de Jean Mabire



« Nous étions quelques garçons trop jeunes pour avoir affronté l'épreuve de la guerre et qui nous retrouvions, poissons sans eau sur un rivage que venait d'abandonner le grand raz-de-marée.

Oui, c'était bien l'eau qui nous manquait.

Mao parle du partisan "dans son peuple comme un poisson dans l'eau"... Quel peuple alors ? L'Europe, coupée en deux n'était plus qu'un mythe...

Alors la France ? Elle vivait encore de ses guerres civiles, et si nous nous en faisons une « certaine idée, ce n'était ni celle des vainqueurs, ni celle des vaincus...

Donc nous cherchions autre chose. Une patrie ou un peuple qui existassent par eux-mêmes, bien avant et bien après les sanglantes et folles convulsions de l'actualité... En m'enracinant en Normandie, je décidais de monter la garde sur quelque littoral sacré. »

Jean Mabire



Le destin des Pays Normands

par Jan Charrier

« Je me sens plus Normand que Français »

Jules Barbey d'Aurevilly

Terre et peuple de Normandie

Le Long de la côte de la Manche, après la Picardie où s'achèvent les Pays-Bas, commence une autre terre et vit un autre peuple. A travers cinq départements de l'Unéindivisible République Française, malgré le temps et la politique, malgré l'oubli de certains de ses fils et la rage des centralisateurs, l'Unité Normande demeure.

Vivent encore ces « pays », si divers mais tous marqués de l'empreinte du Nord. Vivent encore les Pays de Caux, de Talou et de Bray, le Lieuvin, l'Evrecin et le Neubourg, Le Roumois aux alentours de la Capitale et le Vexin aux portes des terres françaises, le Pays d'Auge et le Pays d'Ouche, l'Hiemois et les Campagnes de Caen, de Séez, d'Argentan ou d'Alençon, le Bocage, l'Houlme et le Cinglais, le Mortainais et le Passais, le Bessin et l'Avranchin, le Cotentin, le Val de Saire et ce bastion Scandinauve avancé dans la mer : la Hague.

Entre Picardie et Bretagne, débordant sur le Maine et l'Île-de-France, s'étend la patrie normande, la terre verte, le royaume des eaux et des bois.

Le peuple a gardé le vieux nom du Nord : « Northmen », les Normands !

Il s'est lentement formé au cours du Haut-Moyen-Age : d'abord des Celtes, puis des envahisseurs romains et surtout leurs mercenaires germaniques ; des Francs qui marquèrent profondément cette terre où Charlemagne fit déporter des Saxons, enfin les Vikings Scandinaves.

C'est ce mélange nordique qui forme le fond radical du peuple normand. Au physique de grands hommes blonds aux yeux clairs, au moral des êtres entreprenants et réalistes, tels sont souvent les héritiers des Vikings. Paysans et pêcheurs, artisans et ouvriers, gens de loi ou gens de guerre, tous fils du même peuple, ils gardent en leur cœur la nostalgie du septentrion et le sentiment d'appartenir à une même race.

La terre et le peuple de Normandie ne se livrent pas volontiers. C'est leur fierté, leur mépris pour le « horzain » (étranger), leur intime conscience d'appartenir à une race différente qui leur a permis de demeurer à travers les siècles, au plus profond de leur âme, presque secrètement, eux-mêmes...

Les liens de l'histoire

L'Unité Normande n'est pas le fait du hasard. Bien plus que le sang et le sol ce fut la Volonté qui forgea au cours des siècles une Nation et même un Empire.

L'histoire de la Normandie Indépendante fut courte — mais étincelante !



911 : **Rolf le Marcheur** bondit du drakkar norvégien et arrache lambeaux par lambeaux la patrie ; ce sera notre premier duc. Les autres consolident sa conquête. Nous lisons encore leurs noms dans les vieilles chroniques de nos abbayes : Guillaume-Longue-Epée, Richard-Sans-Peur et Richard-Le-Bon, Robert-Le-Magnifique que d'aucuns appellent Le Diable et qui mourra en Terre Sainte. Protégée par leur glaive surgit la Civilisation Normande qui allait illuminer tout l'Occident Médiéval. Mais voici **Guillaume-Le-Bâtard** et la conquête de l'Angleterre par la victoire d'Hastings en 1066.

De tous les Pays des hommes accourent : des Bretons, des Flamands, des Picards, des Angevins, des Français même... La force et la sagesse suivent les bannières de sang aux léopards d'or. Et aux Croisades les Normands, depuis longtemps établis en Sicile, seront encore parmi les premiers chevaliers des armées chrétiennes ; fine fleur de l'Occident uni pour la première fois depuis le règne de Charlemagne !

Mais les dures réalités de l'histoire se plaisent à dénouer les fils merveilleux de ce destin auquel nous nous croyions pour tant promis.

En 1120 le dernier prince qui fut vraiment de notre race se noie à Barfleur avec la « Blanche-Nef ». En 1203 le dernier bastion de la résistance normande, le Château-Gaillard, tombe aux mains du roi français Philippe-Auguste. Richard-Cœur-de-Lion n'est plus qu'un souvenir, Guillaume-Le-Conquérant un rêve et Rolf une légende. La Nation normande est brisée, l'Empire normand dispersé.

Pour la première fois la Normandie est rattachée à la France... Ce fut peut-être un mariage de raison, pour beaucoup de Normands ce ne fut jamais un mariage d'amour.

Pour beaucoup le seul souverain légitime resta longtemps le roi d'Angleterre, héritier légal, sinon direct, du duc normand Guillaume, et non pas le roi de France malgré l'habileté d'un Saint Louis ou la férocité d'un Philippe-Le-Bel... Dans les îles normandes accrochées à la côte vécut longtemps le souvenir de la patrie ducale ; le nom du moine historien **Wace** restera à jamais attaché à cette fidélité irréductible.

Pendant les guerres dites de « Cent Ans » la Normandie fut divisée et on parla longtemps des collaborateurs d'alors qui s'appelaient « reniés »... Le juge de Jeanne d'Arc, l'**évêque Cauchon** est encore le symbole de la lutte contre l'impérialisme français... Guerre civile s'il en fût ! Les Armagnacs et les Bourguignons se



disputaient le doux royaume de France, pourquoi des Normands n'auraient-ils pas choisi la fidélité britannique contre l'emprise envahissante des gens du Sud ?

Le 14 avril 1450 les troupes anglaises subissent la défaite de Formigny. C'en est fini de l'Union Anglo-Normande comme de la Duché. La France qui se forge n'a pas besoin d'autonomies.

Et le 9 novembre 1469 l'anneau ducal de Normandie — symbole de l'indépendance et de la fidélité au souvenir des ducs scandinaves — fut brisé en une cruelle séance de l'Echiquier à Caen.

De l'autonomie à l'assimilation

Longtemps après le fracas des dernières batailles, longtemps après que la France eût occupé cette terre et annexé ce peuple, la Normandie resta quand même la Patrie pour beaucoup de ses fils.

A la lutte armée pour la liberté et l'indépendance succéda la lutte légale pour le respect des droits. En effet l'Union Franco-Normande reposait sur un contrat mutuel et pendant des siècles les Normands furent intraitables pour obtenir le maintien de leurs droits contre l'absolutisme royal.

Deux textes, datés du 19 mai 1314 et du 22 juillet 1315 constituent ce qu'on nomme « La Charte aux Normands » et qui resta jusqu'en 89 la base théorique de la réunion de la Normandie à la France.

Pour son respect combattirent les paysans au cours de ces terribles révoltes qui se firent pour certaines au cri de « La Charte aux Normands ». Combattirent les artisans qui surent garder leurs revendications provinciales au côté de leurs revendications sociales. Combattirent les bourgeois attachés aux libertés de leurs villes et de leurs corporations. Combattirent les clercs héritiers de la grande tradition monacale normande du Bec-Hellouin et des premiers prélats anglo-normands. Combattirent les gentilshommes, héritiers directs des Hauts-Hommes scandinaves, libres et fiers, derniers mainteneurs du lien féodal qui ne conçoit la fidélité au Suzerain que dans l'indépendance du Vassal, responsable de sa terre et de ses gens depuis la disparition des ducs.

La Normandie réellement indépendante ne vécut que deux cent ans. Beaucoup plus longtemps vécut son souvenir.

Mais peu à peu les meilleurs de ses fils émigraient. Au lot habituel des « bannis » qui éclairent tout le Moyen-Âge de leurs fuites galopantes et de leurs révoltes désespérées contre une monarchie qui ne tolère plus l'aventure, succèdent maintenant des colonies entières. Non seulement des seigneurs débordant de volonté de puissance mal contenue dans les frontières de l'absolutisme royal, mais encore du menu peuple simplement épris de liberté... L'intolérance religieuse lors de la Révocation de l'Edit de Nantes le 20 septembre 1685 les chasse en Hollande et jusqu'en Prusse... Quant aux épris d'aventure, ils ont suivi depuis longtemps les **Jean de Béthencourt**, les **Ango**, les **Cavelier de la Salle**, et sont aux Indes ou au Canada.

Pour ceux qui pied à pied luttent pour garder à la Normandie le maximum d'autonomie, qu'ils soient conseillers aux Etats provinciaux ou brigands de grand chemin, il existe encore des « lettres de cachets » et des échafauds.

Si paradoxal que cela puisse paraître, la Révolution ne fit que parfaire l'emprise du système centrali-

sateur de l'Ancien Régime. Malgré les vœux unanimes des trois ordres dans les cahiers de doléances de 1789, malgré les efforts et la petite armée des « Fédéralistes », malgré le geste de **Charlotte Corday**, malgré les **Chouans de Frotté**, les Jacobins triomphent.

Et à travers tous les régimes politiques se poursuit leur œuvre. Empereurs et Rois, Républicains et Maurassiens, leur but reste le même : au nom de la sacrosainte « Unité Française » faire de la Normandie, aux yeux de tous, « une province comme les autres ». Une province ? Pas même, cinq départements, pendant la guerre un champ de manœuvre pour les nègres américains, et, depuis, un terrain d'expérience pour une entreprise qu'il est souvent ironique de nommer « Reconstruction » !

Aux yeux de tous... Mais nous savons qui nous sommes et que nos pères vikings étaient des hommes libres.

Le réveil Normand

Nous savons qui nous a appris à distinguer derrière les cocoricos officiels le visage réel de nos Pays Normands.

Dans les dernières années du XIXe siècle, au plus fort de la rage centralisatrice et anti-traditionnelle naquirent, comme une saine réaction de tous les peuples de France, des mouvements issus du plus profond du sol et de la race. Malgré l'ironie, malgré les menaces, malgré les encouragements officiels (qui tuent plus sûrement un mouvement « régionaliste » que les persécutions), malgré l'indifférence ou la haine, ces mouvements grandirent et soulevèrent la foi et l'enthousiasme de milliers d'hommes qui ne voulaient pas voir disperser leur héritage. Et aujourd'hui ils veillent encore comme les derniers guetteurs de la civilisation des peuples d'Occident. Seuls dans « le désert français », ils annoncent ce qui doit demain devenir l'Europe populaire.

La Normandie a eu aussi les artisans de son renouveau. Mais ils sont peu connus. La Normandie ne possède ni la langue d'un Mistral, ni la bourrée d'Auvergne, ni les costumes de Plougastel, ni le témoignage du « Lion de Flandre ». Moins soucieux de l'extérieur, moins tapageurs et moins compromis que d'autres, nous avons longtemps travaillé en silence.

Il n'y eut jamais chez nous une organisation très stricte avec hiérarchie et discipline. Le mouvement a suivi les lois de la race : il repose sur le « quant à soi ». Chacun a choisi son « drakkar » et l'esturman (pilote) le dirige à sa guise, qu'il se nomme langue, histoire, poésie ou folklore... Ainsi naît dans une anarchie apparente qu'ordonne seule l'inflexible rigueur de notre destin nordique un mouvement normand, et c'est sans doute beaucoup plus qu'un parti...

Mait'Louis Beuve et le « Bouais-Jan »

C'est à une poignée de Normands groupés autour de notre grand poète national **Louis Beuve** que nous devons aujourd'hui de savoir encore le nom de notre patrie et de connaître les devoirs comme les droits de notre peuple.

Pendant dix ans (de 1896 à 1906) Louis Beuve anima avec **François Enault** un groupe « d'exilés » à Paris pour lequel il choisit le symbole du « bouais-jan »



— la plante aux durs piquants et aux fleurs jaunes qui pousse le long de nos routes et de nos chemins creux. Le Bouais-Jan n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir mais c'est grâce à son action que fut ranimée la foi normande. C'est grâce à ces hommes du Cotentin et de la Hague que fut renouvelée la poésie en langue populaire normande et que se sont conservées les « blaudes » de nos hommes et les « coëffes » de nos femmes. Et leur effort marquera toujours notre mouvement.

Mais Louis Beuve dut regagner la Normandie et la société déclina à Paris. Mais Louis n'interrompit pas son activité normande pour autant et, presque seul, entreprit une gigantesque campagne de « renormannisation ». Il fut non seulement le poète mais aussi le militant. On se souvient encore de sa campagne pour les prénoms qui vaut à quelques garçons de notre génération de se nommer Erik ou Olaf et d'avoir des sœurs prénommées Brunhilde ou Hilda ! On connaît par cœur, et aussi bien dans les petites villes qu'au fond des campagnes, ses grands poèmes en langue dialectale, tel la magnifique « Graind-Lande de Lessay ». On attend avec impatience l'impression de son roman inachevé *La lettre à la Morte* où il a rassemblé l'essentiel de sa foi en une rénovation normande. On se souvient de sa silhouette et de ses innombrables anecdotes et on rit encore de ses colères contre les centralisateurs et de ses coups de griffe redoutables. Jamais ne mourra en nous le souvenir de celui qu'on appela « Le dernier Viking Chrétien » !

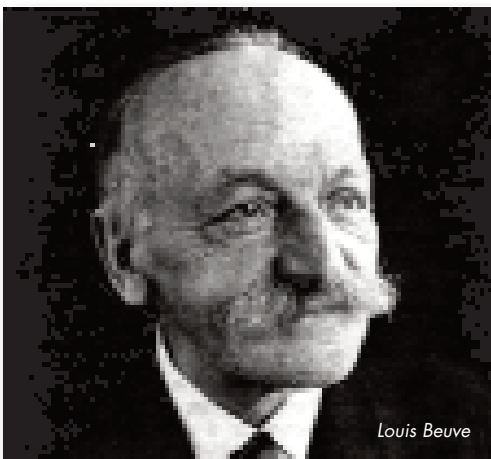
« Les Mainteneurs »

A côté de Louis Beuve et de sa lutte de vieux paysan attaché à son sol et à ses ancêtres, notre siècle vit naître les efforts de tous ceux qui, dans tous les domaines, osèrent s'affirmer Normands et héritiers des Vikings.

A côté de nos paysans qui se sentent différents, et, disons-le, supérieurs à tout étranger, des représentants des classes cultivées allaient se dévouer à leur patrie et à sa cause. Des savants devaient affirmer la justesse de ce caractère nordique de la Normandie, des artistes y ajouter tout le renouveau de leurs créations littéraires ou plastiques, des jeunes projeter dans l'avenir tous les rêves du passé...

D'abord l'Histoire. L'affirmation ne suffisait plus, il fallait la preuve. Et ce fut la mission souvent ingrate qui échet à tous ceux qui se penchèrent sur les « mystères » de nos origines. Des érudits locaux aux plus célèbres auteurs, ils luttèrent avec les armes de la science pour la cause normande. Ils établirent d'une manière indiscutable la réalité d'un important peuplement Scandinave, danois et norvégien, et de son influence dans tous les domaines de la vie normande, et même occidentale, des Xe et Xle siècles à nos jours... A ce travail auquel s'associèrent philologues et anthropologues, ils ajoutèrent, avec la collaboration des juristes, toujours nombreux en Normandie, une mise au point exacte sur les « droits » des Normands au cours de la formation de l'« Unité Française » ; ils ont ainsi bien souvent corrigé l'histoire officielle écrite par les vainqueurs et enseignée à tous nos qu'naillles (enfants), d'une manière aussi laïque qu'obligatoire.

Nous ne saurions oublier les noms de Prentout, ni de Joret et, plus près de nous, celui du marquis de Saint-Pierre qui en ce moment, à un âge très respectable,



Louis Beuve



Jules Barbey d'Aurevilly



Jean de La Varende



Jean Mabire



court les paysages désolés d'Irlande à la recherche des vestiges du passage de notre premier duc Rolf.

Ensuite la Langue. Le normand n'est plus une langue Scandinave, ce n'est qu'une langue romane prononcée par des gosiers nordiques... Le normand n'est pas du mauvais français et il est plus proche de la « Chanson de Roland », écrite telle une saga par le normand Turolf, que de l'argot parisien. D'ailleurs Louis Beuve le dit : « *Notre patois, du français défiguré ? Allons donc ! Il lui est antérieur. C'est lui qui est du patois qu'no za creu buon d'amarer, d'peigni, d'touser et d'emberlificoter...* ».

Il y a aujourd'hui plusieurs dialectes dont le plus pur reste naturellement celui de La Hague. Il contient encore un grand nombre de mots inconnus du français et d'origine norroise indiscutable. Certains professeurs s'attachent à le maintenir, à le purifier, à unifier l'orthographe et à veiller à ce qu'il reste enseigné et parlé dans les familles paysannes. C'est en partie grâce aux chansonniers en patois que notre dialecte s'est conservé. Après Georges Métivier de Guernesey, auteur d'un dictionnaire franco-normand, les noms d'Alfred Rossel et de son interprète Charles Gohel restent célèbres dans le Cotentin, tout comme ceux des patoisants Charles Le Boulanger, Georges Desdevizes du Désert, ou Jean Totvast.

Enfin les Coutumes. Les costumes ont disparu depuis près de cent ans à l'exception de quelques « bonnettes » que portent encore les vieilles paysannes de la Manche, aux jours de très grande fête. Les chants vraiment populaires sont rares depuis l'Empire et les danses normandes, après avoir été fortement influencées par les danses de cour du XVIIIe, ont aujourd'hui dans les bals villageois cédé la place aux rythmes nègres ou sud-américains. Il y avait donc tout à faire. Et c'est l'honneur de la demi-douzaine de groupes folkloriques normands d'avoir porté les vieux costumes, retrouvé les vieilles cadences et ressuscité les danses de naguère. Un recueil de danses avec musique, photos et explication des pas doit paraître incessamment. Grâce à la volonté d'une poignée d'instituteurs, les gosses des écoles dansent maintenant à certaines occasions les anciennes rondes paysannes.

Les « Skaldes »

Autrefois, bien avant les trouvères de notre Moyen-Âge, les sagas, venues des rives de la lointaine Islande, chantaient les hauts-faits de notre race. Aujourd'hui la tradition n'est pas encore oubliée et poètes et romanciers ont repris l'épopée des « fils de la mer ».

Au XIXe. siècle, comme un coup de foudre traversant les brumes, éclata la voix de **Jules Barbey d'Aurevilly**. Celui qu'on nomma « le connétable des lettres » fut avant tout le chanfre du Cotentin, son « dernier bailli » a-t-on dit... Malgré la consécration officielle et les honneurs parisiens (et posthumes), il resta Normand. Dans ses étranges romans et ses nouvelles étincelantes, c'est le peuple des forêts et des landes qui revit parmi nous. Il s'attacha plus particulièrement à l'époque de la chouannerie normande dont le souvenir berça son enfance et nous narra quelques unes des aventures des gentilshommes et du peuple unis non seulement par leur fidélité au roi mais encore, mais surtout, par le vieux sentiment d'indépendance nordique incompatible avec la tyrannie jacobine. Ses héros n'oublent pas dans leur lutte les « libertés normandes » et il était courageux de l'écrire. Il a ainsi réhabilité la mémoire de ceux qui ne furent longtemps aux yeux des Parisiens que des « brigands ».

De tous les poètes normands de langue française, **Charles-Théophile Féret** est le plus curieux. Contemporain de Louis Beuve, il essaya dans le Pays de Caux et le Roumois de ranimer cette lueur normande qui luit depuis le « **Bouais-Jan** » dans tout le Cotentin. Il aimait se proclamer skalde et en plus des ses poèmes de *La Normandie exaltée* il nous a laissé de curieux écrits où, dès 1904, il prend violemment position pour « une patrie à notre image » et la trouve « dans la victoire rouge des pirates ancestraux ». Toute sa vie il lutta « pour rendre à notre peuple la conscience de son identité superbe ». Sa mort nous le rend aujourd'hui dans toute son intégrité et, comme il disait lui-même, « Scandinave jusqu'à la moelle ».

Parmi les romanciers contemporains, **Jean de la**



Monument érigé pour Fernand Lechanteur, à la pointe d'Agon.



Varende a su se tailler une place bien à part. Celui que Robert Brasillach appelle « le dernier féodal », débuta en littérature par une suite de récits romancés sur son « Pays d'Ouche ». Depuis il ne cesse de produire romans et nouvelles, essais cinématographiques et monographies. Fils d'un Normand et d'une Bretonne, il ajoute à son hérité Scandinauve cette part de rêve que possède, plus que tout autre, le peuple celte. La plupart de ses œuvres, écrites en une langue drue, recherchée, précieuse parfois, enchâssant dans son texte des mots de dialecte normands, ont pour cadre la Normandie et son Pays d'Ouche. Des héros étranges et violents les animent. La Varende a su reprendre certaines figures semi-historiques, choisies même parfois dans sa propre famille, et leur donner cette curieuse survie qu'il affectionne, ces intrigues extraordinaires nouées dans des décors de légende où la nature de chez nous reparait dans toute sa plénitude et son mystère. Non seulement la nature, mais encore la race : La Varende a su peindre à merveille cette petite aristocratie normande, héritière des conquérants norrois, profondément consciente de sa mission, liée à ses terres, unie à ses gens, enveloppée dans le filet imperceptible des dernières traditions. Mais La Varende n'est pas seulement un des meilleurs romanciers d'aujourd'hui, il est aussi, à son rang d'écrivain, un militant normand, et peut-être le meilleur. Grâce à lui les milieux intellectuels français et même étrangers ne peuvent plus ignorer ce que nous sommes et le visage si particulier de notre peuple. De tous ses essais historiques, le plus connu est ce *Guillaume le Bâtard Conquérant* qui chante les premiers âges de notre patrie. Mais hélas ! combien ont compris le message profondément normand, nationaliste, impérialiste même, qui s'en dégage ?

L'Action Normande

Commencée sous le signe du Bouvais-Jan l'action normande poursuit sa route depuis lors dans une apparente nonchalance. Nous pouvons en distinguer assez aisément les étapes, et en fixer les deux pôles : étude et diffusion. Il est certain que jusqu'ici l'action fut surtout le fait de chercheurs qui amassèrent une quantité inimaginable de documents extrêmement précieux, surtout sur le plan historique. Il manque encore la petite élite de militants qui donnera au « mouvement normand » un aspect vraiment populaire sans lequel il ne saurait prétendre à la vie. Mais il faut tenir compte de cette réserve, de cette apparente froideur des Normands qui semblent les éloigner de toute action concertée.

C'est ce caractère individualiste qui explique le peu de succès des groupes Normands. Ceux-ci se nomment généralement sociétés et présentent toutes les garanties voulues de calme et de sécurité ; les seules bombes qu'ils lancent sont intellectuelles ; mais derrière cette quiète façade de tranquillité provinciale bat souvent le cœur étrange de vieux garçons passionnés de nationalisme, imbibés de fidélité muette pour la vieille patrie démantelée. Grâce à eux le flambeau brûle et des jeunes gens aventureux pourront s'y réchauffer avant d'allumer d'autres brasiers. Parmi ces groupements, les plus nombreux sont les sociétés savantes des petites villes et des bourgades, réunissant quelques chercheurs et travaillant sur un plan strictement local. A Paris nous trouvons aussi quelques amicales, réu-

nissant souvent les Normands par département d'origine, mais leur activité consiste surtout en bals et manifestations d'ordre gastronomique... La société des « Normands de Paris » tente cependant, sur un plan malheureusement uniquement intellectuel, de garder parmi un fort noyau d'exilés un climat très prononcé de patriotisme normand, mais celui-ci, s'il ne parvient pas à éviter les outrances d'un chauvinisme provincial exacerbé, n'en reste pas moins verbal...

Il n'existe pas pour ainsi dire de Presse Normande. Les journaux de grande information n'ont de normand, la plupart du temps, que le titre et le lieu d'impression. Ce sont de simples échos des feuilles parisiennes et leurs chroniques locales se bornent à diffuser les avis de fièvre aphteuse et les annonces des bals de chef-lieu de canton. De temps en temps un bon article, mais il faut beaucoup de patience et une forte loupe pour le découvrir. En dehors des quotidiens et des hebdomadaires, seules quelques revues plus ou moins épisodiques restent vraiment normandes. On se souvient encore des revues savantes d'avant-guerre (notamment de celle publiée par la Société des Antiquaires de Normandie). Depuis, les « Cahiers Léopold Delisle » paraissant à Paris et des revues analogues, à Saint-Lô et Argentan entre autres, sont de bonnes publications scientifiques. Un essai d'une luxueuse revue abondamment illustrée, « Terre Normande », sombra il y a quelques années, après six numéros de valeur et d'esprit extrêmement particulariste. Tous les trimestres paraît aussi le bulletin des « Normands de Paris » où les mondanités tiennent autant de place que les petits échos de la province. Citons enfin « L'Amicale Normande » qui publie épisodiquement d'excellents articles sur l'histoire, le parler et le folklore.

La dureté des temps rend extrêmement précaire les tentatives de renouveau d'Édition Normande. Avant guerre Deffontaine à Rouen avait publié une série de livres normands, entre autres de très bons La Varende et *l'Histoire de Normandie* de Laisney. Aujourd'hui la plupart des auteurs normands sont imprimés à Paris. Tels Manguin (*Au temps des Vikings*), le Dr Chauvet (*La Normandie ancestrale*), Hérubel, Quéru, Huard et Diard (*Visages de la Normandie*), le marquis de Saint-Pierre (*Rollon devant l'histoire*). Exceptions pour Herval (*Les récits du veilleur de prove*) publié à Caen, Gilbert (*Les Normands et l'influence nordique en France*) à Fécamp, et les œuvres de Beuve qui doivent être rééditées à Coutances.

Au point de vue édition il faut surtout citer le monumental ouvrage édité après la guerre par une série de spécialistes (entre autres Colin, Marie, Lechanteur, de Boûard) *Les études normandes* où sont données les caractéristiques essentielles de la terre et du peuple de Normandie.

Enfin nos manifestations les plus éclatantes sont ces Fêtes Normandes qui se déroulent dans tous les pays de Normandie tout au long de l'année. Les unes sont des foires, d'autres des pèlerinages. Certaines procèdent des deux, telle la Sainte-Anne de Bricquebec en Cotentin ; à cette occasion, les paysannes mettent les « bonnettes » plissées et richement brodées et les hommes leur plus belle casquette. Réunis sous les tentes on mange du « tournous d'gigot » et on boit le bon « bère » dans les « moques ». La fête de Saint-Michel, patron de la Normandie, réunit dans sa forteresse au-péril-de-la-mer, les meilleurs des fils du duché, chaque 28 septembre. Citons aussi les grandes foires telle celle



de renommée européenne qui se tient sur la lande de Lessay. Des fêtes épisodiques réunissent en de bizarres cortèges le meilleur et le pire, la plus récente fut sans doute celle du « Millénaire » à Coutances en 1933 qui dura plusieurs journées et fut une apothéose de la Normandie et une profession de foi dans l'origine Scandinave. Louis Beuve en fut un des animateurs et depuis cette date les Normands les plus convaincus, les plus pénétrés de « l'idée nordique », ont pris l'habitude de se réunir chaque année dans le fameux « souper des Vikings ».

Le Cinéma Normand n'est encore qu'un mythe, malgré les projets de porter des La Varenne à l'écran et quelques documentaires sur la verte province, ses vaches et ses pommiers en fleurs. Quant aux grands films qui ont pour cadre un de nos pays normands, ils se plaisent généralement à donner, l'idée la plus fautive et la plus injurieuse de notre peuple. Nous n'en voulons pour preuve que trois films sortis en 1949 à Paris : « Les eaux troubles », « La Marie du port » et « Un homme marche dans la ville ». Du Mont-Saint-Michel au Havre en passant par Port-en-Bessin, ils donnent, en une vision soi-disant « réaliste », l'image de paysans, de pêcheurs et d'ouvriers passablement vicieux, alcooliques, tarés et d'une hérédité plus que douteuse. Et ce n'est pas la malice paysanne du comique cauchois Bourvil qui peut suffire à notre soif d'un cinéma à notre image...

Pourra-t-on un jour parler d'une Radio Normande ? Il ne semble pas hélas ! en être question et les ondes préfèrent diffuser en Normandie les roucoulements d'un Tino Rossi plutôt que les savoureuses histoires en dialecte de chez nous.

Quant à l'Enseignement Normand, tout reste sans doute à faire et ce n'est pas une chaire d'histoire « régionale » à la Faculté de Caen, ni un projet de chaire de langues dialectales qui peuvent suffire à former la jeunesse qui aurait pourtant droit à une véritable « université normande », enfin dégagée des impératifs sordonnards.

La jeunesse des Pays Normands

La jeunesse est tout à fait inorganisée et, il faut le dire, souvent très peu consciente des problèmes spé-

cifiquement normands. Après le coup de fouet de la guerre, les jeunes sont retombés dans un apparent sommeil. Ceux qui se dévouèrent dans les bombardements et dont l'héroïsme fut au dessus de tout éloge sont maintenant « finis ». Décus par l'impuissance du gouvernement de Vichy et par celui de la Libération, trompés par leurs chefs, trahis par les partis politiques de tout poil, ils gardent une forte méfiance de « l'engagement ». L'action normande ne dépassa jamais pour eux le cadre officiel d'un folklore désuet. Ils n'ont pas en général une connaissance en profondeur de leur patrie, faute d'avoir trouvé des maîtres pour le leur enseigner. Et le problème des cadres reste l'écueil de toute action normande ultérieure parmi la jeunesse. La plupart des cadres de mouvements de jeunesse fonctionnant en Normandie à l'heure actuelle sont indifférents, sinon hostiles, à une formation normande de leurs jeunes effectifs.

Les scouts, souvent puérils, considèrent la connaissance de leur région comme une véritable expédition chez les sauvages et les danses populaires comme un dangereux moyen de mélange des sexes ; les seules « fêtes normandes » auxquelles ils veulent bien participer sont les foires religieuses qui entourent de leur tapage piéto-mercantile le sanctuaire de Sainte-Thérèse de Lisieux...

Dans les Auberges de Jeunesse on n'est pas hostile au mélange des sexes, bien au contraire ! On y apprend quelquefois des danses normandes mais soigneusement édulcorées, déformées et même internationalisées (il est si malin de danser une samba sur un air populaire normand ou de marquer les vieux pas en les accompagnants du tam-tam des Pygmées).

Il faut signaler par contre les diverses initiatives des Maisons de Jeunes, surtout celle de Caen, qui quelquefois s'attachent à organiser des cours de danses folkloriques, des conférences de culture normande et qui, à certaines fêtes traditionnelles (telles les feux de la Saint-Jean), organisent de grandes réjouissances populaires avec le concours du maximum de filles et de garçons.

La jeunesse des campagnes reste très différente de la jeunesse des villes. Si nous n'y trouvons pas les mouvements divers qui marquent l'agitation des jeunes citadins, le sentiment normand y est par contre instinctif





et encore très conscient. La Jeunesse Agricole Catholique n'a pas encore en France pris position sur les problèmes régionaux : là elle encourage l'étude des dialectes et même des danses folkloriques, ailleurs elle s'attache à déraciner toute trace de culture autonome.

Certains jeunes paysans du Cotentin, des environs de Bricquebec, ont même formé un cercle purement normand dont le premier objectif est la défense du patois et la création d'un groupe folklorique. Ces jeunes ruraux sont même parvenus à créer un bulletin paraissant régulièrement tous les mois, « La Voué d'la Forae ».

Cette expérience est sans doute la plus belle promesse d'un renouveau normand par sa jeune paysannerie.

« Viking »

Pour tenter de coordonner tous ces efforts et dégager les bases tangibles d'un renouveau normand, une équipe de jeunes, « exilés » à Paris ou dans sa banlieue, a lancé une revue ronéotypée qui porte le titre de « Viking, Cahiers de la jeunesse des Pays Normands ». Au milieu d'effroyables difficultés financières, une demi-douzaine de numéros sont déjà parus et sont assez régulièrement diffusés en Normandie et même à l'étranger... L'élément intéressant de cette entreprise est son dynamisme et sa jeunesse. Sans éviter les maladresses ni même les erreurs, l'équipe de « Viking » fait passer sur le mouvement normand un grand courant d'enthousiasme et d'espérance. Appuyés par les « anciens », sûrs de la confiance des jeunes, ces cahiers doivent faire beaucoup pour une renaissance normande. Leur innovation est sans doute la conception « totale » de tout mouvement de renouveau. Aussi y trouve-t-on, à côté d'articles d'« érudition dynamique », des chroniques sur l'art, le sport, ou des considérations politiques ou spirituelles. « Viking » fit paraître un numéro spécial sur les anciens Scandinaves qui contient entre autres une très longue étude sur les runes. Enfin « Viking » publie aussi des articles sur les mouvements de jeunesse des autres pays, montrant ainsi sa volonté de ne pas rester dans le cadre d'un particularisme étroit.

« Viking » a fait paraître un calendrier normand pour 1951 et des numéros spéciaux sur « le devenir normand » et « la culture populaire ». La même équipe prépare un journal imprimé, « La Maove » (La Mouette), qui paraîtrait plus fréquemment et ferait une part plus grande à l'actualité normande.

Perspectives d'Avenir

Dans l'état actuel de l'évolution sociale et devant l'agonie du vieux libéralisme, remplacé chaque jour par les manifestations de plus en plus dictatoriales de l'« Administration », beaucoup de Normands en sont venus à se poser le problème proprement politique. Et cela, qu'ils appartiennent à ce qu'on nomme « la gauche » ou « la droite », classification horizontale qui ne veut plus dire grand chose dans un pays qui affectionne aussi la classification verticale - haut et court - des « résistants » et des « traîtres »... Il y a donc, par delà l'adhésion ou la sympathie envers telle ou telle tendance politique de l'heure, un certain nombre d'hommes qui pensent politiquement le problème normand.

S'il n'existe pas sans doute de séparatistes, c'est que le séparatisme ne veut plus rien dire en cette seconde moitié du XXe siècle qui est et sera marquée, plus que toute autre, par les impératifs de l'Unité Européenne. Mais les autonomistes demeurent sans doute et sont aujourd'hui assez portés vers ce fédéralisme qui unit à la fois le respect de la cellule de base - famille, métier ou province - tout en conservant, et peut-être même en fortifiant, l'unité supérieure. Hors de toute agitation ridicule et de tout chauvinisme outrancier, un bon nombre de Normands, gens sérieux et rassis, demandent très calmement, mais très fermement, comme l'ont fait des générations et des générations de compatriotes, le respect de leurs droits. Et ces modérés le resteront tant que les stupidités et les mesquineries du centralisme forcené n'auront pas rendu impossible toute vie provinciale. Il est difficile de les dénombrer, mais parfois le gouvernement parisien est stupéfait des ravages que produit cette tendance au sein de l'administration elle-même ; malgré la timidité officielle des préfets et l'opposition de nombreux groupes politiques, les maires de beaucoup de villes et de communes commencent à clamer très haut leur volonté de décentralisation et à lancer les mots d'ordre d'une réforme de structure accordant une autonomie accrue aux cellules de base de la nation. Un congrès de maires à Caen, au début de 1950, a été particulièrement significatif à ce sujet et s'est déroulé sous le patronage du mouvement politique français « La Fédération » qui prend chaque jour davantage d'importance et mène, à côté de la lutte pour une décentralisation régionale, le combat pour l'Europe unie...

Cette idée d'Europe apparaît d'ailleurs comme un étrange retour à travers les siècles aux positions traditionnelles des penseurs normands. Il est curieux de voir au XIIe siècle un maître, Pierre Dubois de Coutances - quel qu'il ait pu être par ailleurs son rôle dans la formation du sentiment nationaliste (et pré-centralisateur) français... - voulant déjà fédérer l'ensemble des Nations d'Occident. Il est curieux de voir au XVIIIe siècle l'abbé de Saint-Pierre, réfugié politique à Utrecht, invitant les peuples d'Europe à prendre pour modèle de leur unité la Confédération Germanique.

Et puisque nous parlons des grands penseurs politiques normands, il faut bien citer le « Réprouvé »... Notre pays de Bray a donné à l'Europe - puisque la France semble n'en point vouloir... - un des génies les plus authentiques du XIXe siècle : le philosophe d'une nouvelle conception de l'histoire, l'auteur du si fameux, et si méconnu *Essai sur l'inégalité des races humaines* : Arthur, comte de Gobineau. Il était des confins de la Normandie et se réclama toujours de ses ancêtres Scandinaves (il alla jusqu'à écrire une vie d'*Ottar Jarl, pirate norvégien* qu'il réclame comme ancêtre). Etre la patrie de celui qui fut parmi beaucoup d'autres « le père du racisme », est-ce une tare ou une gloire ? Devons-nous nous en cacher ou nous en réclamer ? Tout dépend sans doute si le problème est envisagé par les tenants officiels d'une « nation de plus de cent millions d'habitants »... ou par ceux qui luttent pour construire une nouvelle Europe qui ne renie ni son histoire, ni ses traditions, ni sa foi, ni sa race ?...

Jan CHARRIER *

* Pseudonyme de Jean Mabire



Jean Mabire et la « matière normande »

Recenser tous les livres et tous les articles dans lesquels Jean Mabire a fait de la Normandie son sujet central est une tâche difficile, d'autant plus que Mai'Jean a souvent usé de pseudonymes, certains connus comme Henri Landemer, d'autres nettement moins comme Sorel, Charrier ou Brument. Ce n'était pas pour se dissimuler qu'il écrivait sous d'autres noms, mais il était obligé, tellement ses collaborations étaient nombreuses dans certaines revues, de diversifier ses signatures, ou, lorsque différents éditeurs lui réclamaient des ouvrages sur des sujets proches, de faire en sorte que ses œuvres ne se fissent point concurrence...

Pour illustrer notre propos sur la façon dont Jean Mabire abordait la « matière normande » (le mot est de lui), nous choisirons d'évoquer deux livres qui restent, cinq années après sa disparition, des succès de librairie malgré ou à cause de leurs multiples éditions : *L'histoire de la Normandie*, parue en 1976, chez Hachette, et cosignée par Jean-Robert Ragache et *La Mâove*, éditée en 1989, l'année du bicentenaire de la Révolution, aux Presses de la Cité. Pourquoi ce choix ? Parce que l'auteur de ces lignes a été le témoin privilégié de la réalisation de ces deux ouvrages. Le premier a été rédigé à Bourg - Achard, à son domicile d'alors, le second fut réalisé avec une constante et forte coopération documentaire et technique mise par ses soins au service de l'écrivain.

Car Jean Mabire a tout écrit. C'était lui l'écrivain. Ce que nous aurions transcrit en un double de pages et des longueurs indigestes, Jean Mabire, avec une sûreté acquise certainement de son métier de journaliste, le relatait en chapitres égaux, denses, rythmés... bref, éminemment lisibles.

Nous l'avons d'abord vu préparer le terrain : l'ouvrage aura tant de pages, sera découpé en tant de chapitres, le récit sera constamment soutenu et les personnages mis en vedette d'une façon équivalente, sinon égale... Cela veut dire, par exemple, que, pour *L'histoire secrète de la Normandie*, il sera mis autant l'accent sur la période d'après 1204 que sur l'épopée ducal, que l'on traitera de la Normandie d'avant les Vikings avec autant d'attention et d'intérêt que pour la Normandie du XIX^e siècle. Cette exigence, somme toute normale, était une rupture pour les militants régionalistes que nous étions car, bien entendu, nous nous exaltions pour les deux grands siècles de quasi autonomie normande. Mais ce faisant, Jean Mabire nous a rendu un fier service ; il nous a donné le sentiment de la pérennité normande, une histoire qui ne s'achève pas et qu'il faut assumer dans son entière plénitude.

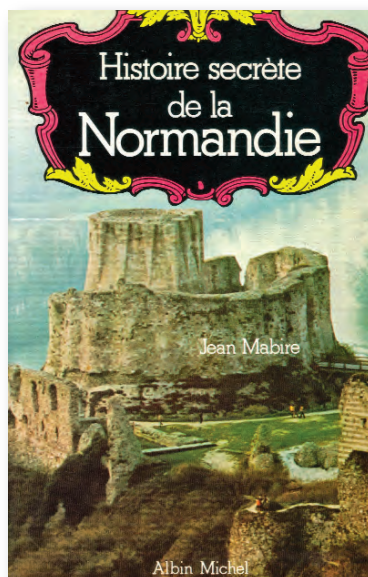
Lorsque Les Presses de la Cité lui ont commandé un roman historique sur la période révolutionnaire en Normandie (sujet de *La Mâove*), il nous souvient d'un long après-midi de débat. La Révolution, cela, comme l'on dit vulgairement, ne nous bottait pas, mais il fallait y aller. Avec un bagage documentaire insuffisant, partiel, partiel, trop longtemps négligé et le plus souvent partisan. Dans tous les camps. Devrions-nous prendre le point de vue de la Révolution ou celui de la Contre - Révolution ? Devrions-nous suivre le fil des événements à l'aune du calendrier parisien ou selon les péripéties et les retentissements des événements en Normandie même ? Et puis, la Normandie, c'est vaste : quelle Normandie faut-il mettre en scène ?

Les exigences de Jean Mabire furent clairement énoncées : elles restent pour nous une ligne de conduite pour apprécier historiquement et non de façon romanesque cet épisode de notre histoire.

Premièrement, il y avait une histoire normande de la Révolution : si nous ne la connaissions pas, c'est parce que l'historiographie officielle l'avait mise sous le boisseau, obnubilée qu'elle était par les événements parisiens. A nous de la redécouvrir ! Deuxièmement, il fallait accepter tous les points de vue, celui des Révolutionnaires, déjà complexe parce que divisé entre les factions gi-

rondine et montagnarde, celui des Contre - Révolutionnaires, fédéralistes, royalistes, défenseurs de la foi, mais aussi celui des sceptiques de tous bords, des affairistes de tous poils, bref d'une société normande plus diverse que nous le pensions de prime abord. Ensuite, et pour des raisons éditoriales (il fallait que le livre intéressât TOUTE la Normandie), nous devions faire couvrir l'intrigue durant toute la décennie révolutionnaire dans le maximum d'endroits de la Normandie, « de l'Epte à la Hague, de la Bresle au Mont-Saint-Michel »...

Ce n'est qu'après avoir bien défini ces trois exigences que nous avons imaginé l'intrigue romanesque avec Mai'Jean et, d'abord, les personnages : les héros et héroïnes et les témoins, résurgences du chœur antique. Sans l'ombre d'un doute, nous pensons que l'auteur s'est placé d'emblée dans la peau d'un personnage secondaire, véritable commentateur de la tourmente révolutionnaire en Normandie, Frédéric du Val d'Ectot, issu de la noblesse parlementaire d'Ancien Régime, et qui observe, témoin souvent apitoyé, les bouleversements et « nouvelletés » d'un monde qui change. Plus qu'un acteur du roman, c'est un passant





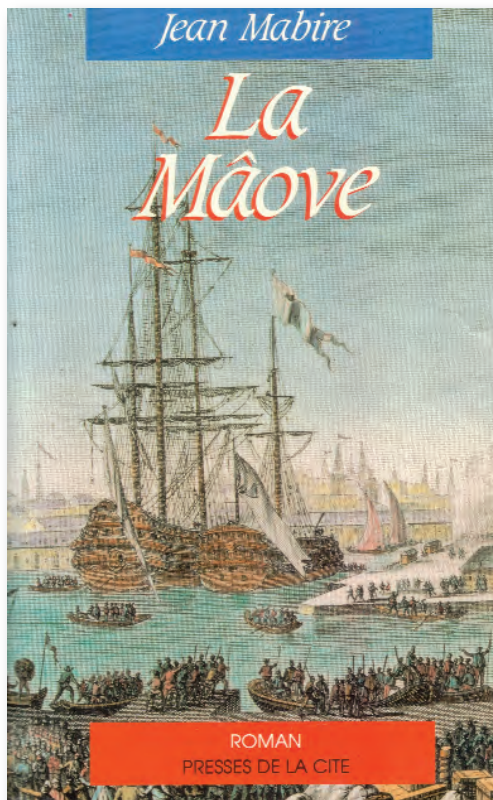
sceptique, qui en prend et en laisse, se refusant à tout manichéisme. C'était bien le point de vue de Jean Mabire sur la Révolution, qui prenait d'emblée une dimension controversée comme le sont toutes les périodes troublées et exaltantes de l'histoire. Mais il y avait une constante sans cesse rappelée, sans cesse présente : la Normandie. De la même manière que l'on réduit les radioscopies de Jacques Chancel par la question ultime : « **Et Dieu, dans tout cela ?** », il faut ramener la dramaturgie du roman *La Mâove* dans la question : « **Et la Normandie dans toute cette affaire ?** ». Jean Mabire s'est imposé une introspection normande de l'époque révolutionnaire et, nous qui lui fournissons les munitions d'une documentation la plus proche des réalités de l'époque, nous nous sommes mis à rechercher atmosphères et ambiances, psychologies et portraits des protagonistes normands de la période. Et, comme par un coup de baguette magique, cette décennie mouvementée nous devint proche, passionnante, retrouvant son épaisseur, sa profondeur, sa complexité, en un mot, son intérêt par l'exigence de vérité, de véracité que Jean Mabire voulut mettre dans la conduite de son roman historique.

La Mâove est un roman. Indubitablement. L'intrigue est romanesque. Alexandre Dumas, en l'occurrence, fut le maître et le mentor de Jean Mabire, mais les libertés que prenait l'auteur du XIX^e siècle avec l'histoire n'étaient plus tolérées en cette fin de XX^e siècle et cela, Jean Mabire l'avait compris. Aussi ce roman, dont nous connaissons toutes les clefs pour avoir participé de très près à son élaboration et à sa recherche documentaire, fourmille de notations et de détails historiques tout à fait véridiques et vérifiées. Nous allons en donner un exemple.

Le voyage de Louis XVI en Normandie, antérieur à la Révolution, et auquel Jean Mabire fait un sort parce qu'il lui permet de camper l'ensemble de ses personnages avant que la tourmente révolutionnaire ne les agite, est minutieusement évoqué. L'un d'eux est officier des Gardes françaises. De la suite royale. Il organise et prépare l'entrée du Roi à Rouen. Nous sommes à la fin du voyage. Cela, c'est le fait historique. L'auteur aurait pu s'en contenter. Mais un détail le chiffonnait : quelle était l'unité des Gardes françaises à laquelle son héros était sensé appartenir ? Et, partant, quel était le parement de son uniforme ?... Nous cherchâmes deux jours : le parement était jaune. C'était la couleur arborée par la compagnie qui rendait les honneurs, à Rouen, ce jour-là !

Nous pourrions multiplier ces anecdotes : elles illustrent la minutie et le sérieux de l'art de l'écrivain chez Mait'Jean.

Il nous souvient que nous avons beaucoup discuté de l'insurrection fédéraliste normande et de la piteuse « bataille sans larmes » de Brécourt... Cela nous permit de nous appesantir sur un personnage rarement mis en évidence et qui, cependant, est un des acteurs les plus intéressants du fameux Comité de Salut Public : Robert Lindet, celui qui « pacifia » la Normandie après Brécourt... Nous n'en savions pas grand chose, guère



plus que ce qu'en dit le Larousse... Nous apprîmes qu'un certain Amand Montier avait écrit un ouvrage sur Robert Lindet. Introuvable évidemment (Internet n'existait pas !). Il y en avait un exemplaire à la Bibliothèque municipale de Bernay, son lieu de naissance : toutes affaires cessantes, nous allâmes avec Jean Mabire consulter ce livre. Devant son intérêt, nous en fîmes entièrement la photocopie... et Robert Lindet est restitué dans le roman *La Mâove* dans sa quasi vérité historique ! C'était cela Jean Mabire.

Dernier détail : le bouquin était terminé. Dans un de ses derniers chapitres, l'une de ses héroïnes, Mathilde de Roqueville, se suicide en se jetant du haut de la Roche Mabile, lieu-dit du département de l'Orne. Nous passions par là avec Jean Mabire : nous vîmes le panneau « La Roche Mabile ». Mait'Jean voulut absolument voir sur place l'endroit du drame qu'il avait imaginé pour la mort de son héroïne. Et nous voilà arpentant ce charmant lieu-dit... Déception : nous qui pensions trouver un à-pic ou un gouffre, nous ne trouvâmes qu'un moignon de roche pointant d'une colline où se trouvent des jardinets et de petites bicoques... Jean Mabire était consterné : son héroïne avait dû mettre beaucoup de bonne volonté pour pouvoir se tracter en un tel endroit !. Il était malheureusement trop tard pour réécrire le chapitre, les épreuves du manuscrit étant déjà corrigées...

Nous en entendîmes parler pendant des années ! C'était cela aussi Jean Mabire...

Didier PATTE

• *La Mâove, 1786-1804. Roman historique*, coll. « Jeannine Balland », Presses de la Cité, Paris 1989, 450 p. Prix des Cent Libraires de Normandie 1989. 2^e éd. : France Loisirs, Paris 1990, 450 p. 3^e éd. : *La Mâove. Une Normande dans la Révolution, 1786-1804*, Bertout, Luneray 2000, 450 p.



Le plus célèbre de tous les vikings: Rolf-le-Marcheur, 1^{er} duc de Normandie.

Dans un petit port norvégien, à Aalesund, se dresse la statue d'un homme casqué, le glaive au côté et l'air conquérant. A Rouen, capitale de notre Normandie, une reproduction fidèle de cette statue lui sert de réplique. Le héros qu'elles honorent est le même. Ces deux blocs de pierre marquent les deux étapes de grand voyage de sa vie. Il s'agit d'une histoire. Notre histoire.

Quand la tempête poussait les vikings

Nos cousins scandinaves, Danois et Norvégiens aiment assez revendiquer – chacun pour son propre compte – l'exclusivité du peuplement de la Normandie. Les savants des deux pays accumulent les notations historiques, les critiques des vieux textes irlandais – les sagas – les déductions habiles à partir des noms de lieux ou de personnes. Le Normand que la question intéresse (et qui, d'entre nous n'aime pas à évoquer ses ancêtres?) reste froid devant de tels assauts d'érudition et se contente d'une seule certitude : à savoir l'importance du peuplement nordique dans le pays qui tire son nom du Nord.

Il est cependant intéressant d'étudier les deux thèses car chacune indique une route maritime différente. Il n'est que de regarder une carte pour s'en rendre compte.

Les Norvégiens pouvaient faire « le grand tour » par les Féroé, ces îles que l'actualité vient brusquement sortir de l'ombre, les Shetlands, où l'on garde vivace le souvenir des Vikings, les Orcades et les Hébrides, et enfin, la grande île verte : l'Irlande où il semble bien que l'on retrouve de nombreuses traces des forteresses vikings.

Les Danois avaient au contraire, tout intérêt à suivre les côtes, le long des îles frisonnes et des pays marécageux de l'actuelle Hollande. Ils arrivaient tout naturellement dans la Manche et en baie de Seine.

Remontant les fleuves nos lointains ancêtres devaient peu à peu occuper le pays, le coloniser et y établir une civilisation particulièrement originale.

Un Coureur des Mers

Sans rentrer dans la fameuse querelle que nous évoquions il semble bien que la Normandie reçut la double influence scandinave, danoise et norvégienne. Il semble aussi certain que Rolf, le père de la patrie fut un norvégien. Il s'exila à la suite de difficultés familiales et s'établit en Irlande. Comme beaucoup d'autres de ses compatriotes, il participa à des raids sur la Neustrie. A des « commandos » dirait le vocabulaire militaire d'aujourd'hui.

Il ne faudra pas en effet simplifier l'histoire de la Normandie, à gros traits fortement imagés. Les Vikings ne sont pas venus tous le même jour. Ce ne fut pas une invasion au sens strict où on l'entend aujourd'hui, précédée ou non de déclaration de guerre. Ce fut bien,



plutôt, une infiltration, étalée sur plusieurs siècles, et comprenant des guerriers tout autant que de simples « émigrants » paysans avides de bonne terre, aventuriers assoiffés d'espace. Que l'on amena avec soi des femmes est probable et des vaches fort possible. Certaines bandes mieux organisées que d'autres, devaient donner le ton, leurs chefs prendre une figure historique. On cite souvent un certain Siegfried. Mais le plus connu, celui qui devait finalement les dominer tous, est Rolf.

Au pas du Conquérant

Nous le nommerons Rolf, renonçant à transcrire les subtilités du nom orthographié à l'islandaise, Rholf et n'aimant guère sa francisation sous le nom de Rollo. D'aucuns le nomment aussi Rou et l'on rappelle souvent la fameuse clameur de « Haro » qui est un appel au Duc : « A Rou », c'est-à-dire « à moi votre protection ducal car on me fait tort ». Si l'on en croit les vieux récits le « Haro » était aussi efficace que la clameur : « A moi la Légion » dans les ruelles de Sidi-Bel-Abbès... Les portraits littéraires que nous possédons de Rolf, le décrivent comme un géant. Un homme d'une taille si extraordinaire, même au milieu des colosses scandinaves, qu'il ne pouvait pas monter à cheval, ses pieds traînant au sol. Il devait donc marcher à grandes foulées, entraînant son armée derrière lui. D'où son surnom de « Rolf le Marcheur ».

La Basse-Seine était alors le domaine des Normands. Ils y avaient des forteresses permanentes éta-



blies dans les îles, forteresses dont on n'a pas encore, malheureusement, trouvé traces archéologiques. Ils remontaient le fleuve sur leurs longues barques à faibles tirants d'eau. Et quand on barraît le fleuve, ils franchissaient les boucles à travers les forêts en portant leurs drakkars ou en les roulant sur des rondins. Rien ne les arrêta, sauf Paris. Leur vague se brisa contre cette digue. Nous autres Normands pouvons peut-être le regretter, mais aucun regret ne saurait changer le cours de l'histoire.

Un traité assez spécial

Les Normands plus ou moins unifiés par Rolf, étant les maîtres du pays, le roi de France fit acte de diplomatie en leur donnant... ce qu'ils possédaient déjà. Ce fut le fameux traité de Saint-Clair-sur-Epte de 911, la plus grande date de l'histoire normande, avec la bataille d'Hastings, de 1066 (voir « Normandie-Actualités » numéro 1). Ce ne fut pas un traité au sens où on entend aujourd'hui avec un texte écrit, le fameux « chiffon de papier » dont on a tant parlé. Ce fut une rencontre, une convention banale. Les Normands ont toujours prétendu que cet accord avec les Français leur donnait en outre le droit d'occuper la Bretagne. Cette

clause fait toujours hurler nos voisins d'Outre-Coues-non. Nous fut-elle vraiment accordée ? Personne ne pourrait en jurer mais il est bien certain que le roi de France Charles le Simple, ne devait pas avoir peur d'offrir ce qu'il ne possédait pas. St-Clair-sur-Epte fut en quelque sorte, si l'on nous pardonne cette incursion dans l'histoire contemporaine, un « Munich », c'est-à-dire une capitulation déguisée en victoire diplomatique. Le roi de France l'entendait bien ainsi et il voulut sauver la face. Il prétendit se faire baisser les pieds par le chef normand. Devant cette prétention, Rolf délégua un de ses compagnons, celui-ci au lieu de s'incliner, éleva le pied du roi jusqu'à sa bouche. Bien entendu, celui-ci bascula à la renverse pour la plus grande joie des Vikings. Rolf sortait vainqueur. La France aussi, d'ailleurs, puisqu'elle attachait son flanc à la vitalité normande. Vitalité qui allait au cours des siècles être peu à peu annexée au profit de la grandeur française. Ainsi depuis mille ans, le drakkar des ancêtres s'est-il amarré.

L'Aventure Viking était finie, l'Aventure Normande commençait...

Jean Mabire
Avril-Mai 1955

14 octobre 1066: Hasting

Guillaume le conquérant fait de la Normandie le premier état du Nord-Ouest Européen.

S'il est une date que tous les Normands doivent connaître, et qu'ils doivent célébrer dans toute la mesure du possible, c'est bien celle du **14 octobre**. Il est curieux que ce soit précisément au mois d'octobre qu'un nouveau magazine normand vienne apporter son message dans chaque foyer. Nous avons ainsi l'occasion de consacrer une part importante de cette page normande à un événement dont les conséquences gigantesques durent encore de nos jours. Cette date est trop peu connue en France. Comme est trop peu connue la grande figure de notre duc **Guillaume Le Conquérant**. Et pourtant Hastings marque dans l'histoire une heure nouvelle. N'oublions jamais que ce fut, d'abord, une heure normande. La traversée de la Manche par nos bateaux fut une des plus gigantesques opérations amphibies de l'histoire, et il n'y a guère que le débarquement anglo-américain de 1944 qui puisse lui être comparé. Les historiens retrouvent d'ailleurs dans ce dernier, la minutie qui fut celle de Guillaume. Sait-on que celui-ci après une belle campagne de « propagande » qui lui valut l'adhésion de la Normandie unanime et le soutien de la plupart des états voisins utilisa des moyens stratégiques aussi modernes que le deuxième front et la cinquième colonne ? En effet quand Guillaume débarquait dans le Sud, des Norvégiens attaquaient à revers les Saxons dans le Nord de l'Angleterre (prouvant ainsi une fois de plus, l'amitié entre les états issus des mêmes Vikings, que ce soit chez nous ou en Scandinavie). Et, d'autre part, Guillaume possédait en Angleterre, bien avant la conquête, des informateurs très sûrs qu'il recrutait

parmi les nombreux Normands établis en Grande-Bretagne. Sait-on aussi, que Guillaume réussit à grouper autour de lui des soldats venus de Bretagne, de Flandre, d'Ile-de-France. Il réalisait ainsi, bien avant nos actuels projets, une armée « intégrée » où se retrouvaient des gens issus de nations différentes. N'oublions pas que sur le champ de bataille de Seniac, aux environs d'Hastings, où eut lieu le combat, des Bretons, des Flamands et des Français mêlèrent leur sang à celui des Normands pour la plus grande gloire de Guillaume et le renom du Duché de Normandie. Il coula tellement de sang dans cette tragique journée que le nom du lieu-dit vient, affirme la légende, de ce Sang-lac, formé par mille et mille ruisselets du sang généreux de nos ancêtres et de leurs courageux alliés ou adversaires. Une abbaye s'élève aujourd'hui sur le lieu de la bataille (le village se nomme, d'ailleurs en Anglais Bataille, Battle) et, c'est un lieu de pèlerinage très fréquenté des Anglais pour qui Guillaume fut un grand roi. Ce devrait aussi être un lieu de pèlerinage pour les Normands qui y retrouveraient ainsi outre-mer, le témoignage muet de leur plus grande gloire.

Mais la gloire normande ne fut pas seulement d'avoir vaincu les armes à la main, dans une des mêlées les plus opiniâtres de l'histoire. Ce fut surtout d'avoir réussi à dominer sa conquête et à faire de l'Angleterre, non une terre de colonialisme mais une seconde patrie. En effet, tout comme les vikings adoptèrent à jamais notre pays et s'y fixèrent, les Normands d'Angleterre se sont solidement implantés Outre-Manche. Ils modifièrent leur manière d'être selon le climat insulaire, les coutumes locales et les hommes du pays. Ils ne furent pas des étrangers. Le Normand n'est

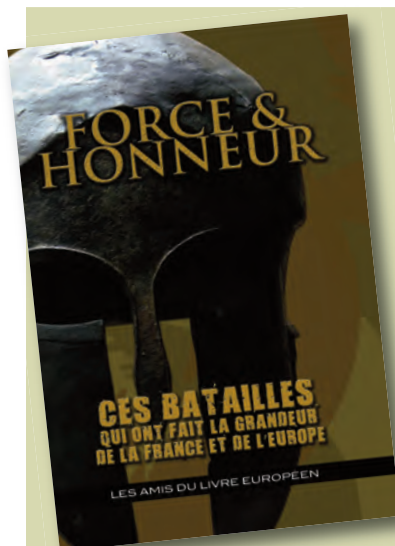


étranger nulle part et est partout chez lui. Les conquérants réalisèrent Outre-Manche un état absolument original et parfois assez différent de celui des Normands de ce côté-ci de l'eau. Tant et si bien que le fossé se creusa lentement entre les deux rameaux de la race normande. Les uns se « saxonisèrent » peu à peu pendant que nous étions lentement « francisés ». Mais les siècles peuvent couler sans effacer des traces aussi rudes et aussi fécondes que celle marquée par Hastings. Aujourd'hui encore, il existe une parenté indéniable entre les Normands et les Anglais. Parenté marquée dans le type physique comme dans le caractère. Le vrai Normand est, lui aussi, un Nordique, ennemi des vaines discussions et amoureux des réalités. Les horsains le disent égoïste. C'est qu'il a compris que l'intérêt, comme la vertu d'ailleurs, commande de s'occuper d'abord de ce qui est à portée de soi. Il ne sert à rien de vouloir cultiver le champ du voisin et de laisser le sien en friche. Mais le Normand, comme l'Anglais, préfère son champ au champ du voisin, et il est prêt sans vaines paroles à le défendre contre celui qui voudrait le lui voler. Cet égoïsme-là est finalement profitable à tous.

Mais si la bataille d'Hastings a marqué pour l'Angleterre une heure nouvelle et, est à l'origine de sa puissance, elle a pour nous, Normands du XXe siècle une au moins aussi importante signification. Elle nous a ainsi imposé un devoir permanent : celui de ne pas démentir. Nous sommes désormais obligés jusqu'à la fin des temps d'être dignes de ceux qui combattirent à Hastings et sur d'autres domaines que des champs de bataille, montrer que ce dont nous sommes capables. Mais ne peut-on aussi nommer champs de bataille ces luttes pacifiques que doit soutenir un peuple qui veut vivre ?

Qu'aujourd'hui donc, comme hier, à Hastings, un même cri anime tous les Nord-mands « *Diex:Aïe* ». Que Dieu nous aide certes, mais que nous n'attendions pas un miracle puisque nous sommes nés de cette terre et de ce peuple de Normandie ».

Jean Mabire



Force & Honneur

Honneur, Courage, Héroïsme, Patriotisme, Camaraderie, Fidélité
par **les Amis du Livre Européen**

Ce livre de 352 pages, édité dans un format A4 et illustré par le dessinateur de bandes dessinées Dimitri, alias Guy Sajer l'auteur du *Soldat Oublié*, retrace l'histoire de la France et de l'Europe au travers de trente batailles symboliques et représentatives de la geste européenne.

Trente contributeurs issus d'horizons différents, jeunes et moins jeunes, connus et moins connus vous feront donc vivre au travers de ce livre plus de 2000 ans d'histoire européenne !

Vous découvrirez également les interviews de sept Hommes de Guerre qui ont participé aux conflits des 60 dernières années. Bonne lecture !

à découvrir sur www.les-amis-du-livre-europeen.eu

45 € +5 € de frais de port - Les Amis du Livre Européen. 1 Place Paul Verlaine. 92 100 Boulogne-Bilancourt



Jean Prévost

L'Institut pédagogique National, rue d'Ulm, vient de consacrer une importante exposition à **Jean Prévost**. Malgré cet hommage, intelligent et objectif, il semble que cet écrivain ne parvienne pas à rompre le mur du silence et de l'oubli qui menace sa mémoire. Pourtant, Jean Prévost, tombé courageusement au Vercors en août 1944 n'est pas un auteur maudit. Martyr du camp des vainqueurs, il n'y avait aucune raison d'ignorer son œuvre et son visage comme on tenta de le faire pour **Drieu La Rochelle** par exemple. Jean Prévost était un héros irréprochable et un bon écrivain. Et pourtant seuls quelques-uns parlent encore de lui. Ses pairs se taisent et les jeunes l'ignorent. Alors que chacun connaît son ami **Saint-Exupéry**, tombé le même jour, dans le même camp.

Une seule chose nous semblait respectable : combattre.

Pourquoi Jean Prévost n'a-t-il plus sa place, une des toutes premières, parmi les maîtres à penser de notre temps ?

Sans doute parce qu'il n'appartient à aucun clan et que les partisans de la Liberté se méfient toujours des esprits libres, même s'ils sont morts depuis plus de vingt ans. Et Jean Prévost, écrivain engagé s'il en fut et qui scella de son sang le parti qu'il choisit, Jean Prévost demeure un remarquable professeur de non-conformisme. Désinvolte et grave tout ensemble, il est dans la ligne de **Stendhal** – et c'est une ligne qui sent le fagot. Jean Prévost est intrinsèquement rebelle à toute métaphysique. Ce qui le rend totalement étranger aux chrétiens comme aux marxistes qui se partagent la littérature officielle. Le seul maître à qui on puisse le comparer – le norvégien **Knut Hamsun** – était précisément de l'autre côté de la barricade pendant la guerre. Professeur de liberté, d'énergie et de fidélité, il n'a rien de commun avec les écrivains « résistants » Sartre, Aragon ou Malraux. Il n'est que lui-même. Et, à cause de cela, écrase les survivants qui ne tiennent guère à lui laisser sa place au soleil. Et puis tout ce qu'aimait Jean Prévost est devenu, de nos jours, totalement inactuel.

Nous ne destinons pas nos enfants à un monde bien heureux ni à un monde parfait mais à la vie telle qu'elle est.

Ce Normand de forte stature avait dix-huit ans à la fin de la Grande Guerre et milite alors aux étudiants socialistes révolutionnaires avant de, selon sa formule, « défendre violemment des idées modérées ».

Très jeunes il se fait remarquer par un remarquable essai sur le corps *Plaisir des sports* qui est suivi par son *Essai sur l'introspection*. Les deux livres se complètent et on y retrouve le même goût de l'individualisme créateur. Sa voie est tracée : la pensée et l'action ne sauraient pas plus se séparer que l'esprit et l'âme. L'homme est un. Et à nul autre semblable.

Toute sa vie Jean Prévost fut hanté par les grandes vertus de l'Occident : le goût du risque, l'amour de la force, la morale de l'honneur.

Son œuvre de romancier doit lui survivre. Des livres comme *Les Frères Bouquiquant*, *Le Sel sur la plaie*



Jean Prévost. Né le 13 juin 1901 à Saint-Pierre-lès-Nemours et mort le 1er août 1944 à Sassenage

« Il faut défendre violemment les idées modérées »...

et surtout *La chasse du matin* méritent de rester non seulement comme des témoignages sur une époque mais comme des enseignements d'une morale virile et exigeante.

Que faire pour honorer les morts, sinon bien vivre ?

Puis voici la guerre, la résistance, le maquis. Jean Prévost ne mâche pas ses mots : « **Si j'ai choisi de m'engager et d'assumer les risques de l'action, c'est parce que je suis persuadé qu'un homme n'a le droit de vivre, de parler, d'écrire, qu'autant qu'il a connu et accepté un certain nombre de fois dans son existence le danger de mort.** »

Et ce sera la mort à Sassenage, sous les balles d'une patrouille allemande. Moins de six mois plus tard un autre écrivain allait aussi tomber devant un peloton d'exécution. Comment aujourd'hui séparer des hommes comme Jean Prévost et **Robert Brasillach** ? Et comment ne pas reconnaître ce qui les lie aux autres écrivains qui ont choisi de vivre dangereusement. Un **Jean de Brem**, par exemple...

Henri Landemer *

dans « *Connaissance de l'Occident* »

* Pseudonyme de Jean Mabire

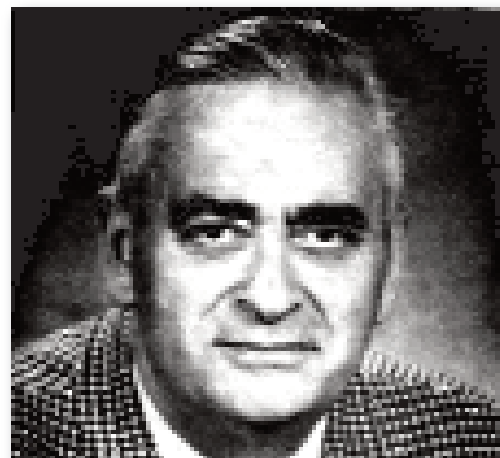


Fernand Lechanteur, dix ans après

Dix ans ont passé depuis ce jour de deuil où la Normandie militante réunie à Lisieux apprenait la disparition de **Fernand Lechanteur**. Nous avons senti ce jour-là que nous venions de subir une perte irréparable dans notre cœur et dans notre lutte. Pourtant, la mort de Fernand Lechanteur n'a pas signifié la fin de l'action normande. Au contraire. Il semble que nous tous qui m'avons connu, voulions alors mettre les bouchées doubles, tant nous venions brusquement de prendre conscience de la terrible fuite du temps. Dans cette chevauchée où la mort remporte toujours la dernière longueur et nous coiffe inexorablement au poteau, nous n'avons que peu de loisir pour laisser sur le sable de la plage la marque du fer de nos sabots. Et peu importe que la marée vienne les recouvrir. Nous n'en aurons pas moins accompli notre besogne. Fernand Lechanteur était véritablement hanté par cette idée de la fuite des jours. Il avait beau se dire velléitaire et paresseux, il n'en montait pas moins son mur, en bon maçon. Et on s'apercevra un jour, quand tous ses articles dispersés auront été enfin réédités, qu'il a beaucoup moissonné et engrangé. Pourtant, l'essentiel de son personnage n'était sans doute pas tant dans ce qu'il notait que dans ce qu'il rêvait. C'est pourquoi ceux qui furent ses amis ont l'impérieux devoir de témoigner de ce qu'il fut : l'homme de libres propos plus encore que de strictes critiques.

Nous savons que ceux qui ne l'ont jamais rencontré peuvent très difficilement imaginer à quel point il fut un maître. Le vertige tonitruant de l'actualité fugitive a terriblement gâté la sensibilité des jeunes générations. Qu'un disparu puisse avoir été un grand homme sans l'aura de la télévision paraît impensable aujourd'hui où caméras et magnétophones enregistrent le moindre soupir et le moindre clin d'œil.

Nous avons connu et aimé un homme qui n'était pas une « vedette » et dont l'œuvre la plus essentielle et demeurée à l'état de projet, sans cesse ruminé et sans cesse refoulé. Ce roman-récit qu'il voulait appeler *La Saga des Côtais* est mort avec lui et personne ne peut affirmer que ce conteur génial aurait été aussi grand écrivain qu'il fut bon chroniqueur. Il subsiste à jamais un mystère que chacun d'entre nous peut peupler à sa guise, avec les quelques personnages qu'il nous faisait découvrir au hasard des conversations. Car ce taciturne fut le plus éblouissant causeur. Mais un cau-



seur sincère, le contraire des ces jongleurs de salon qui occupent le devant de la scène.

Il n'est pas commode, dix ans après, d'expliquer à des jeunes pourquoi le nom de Fernand Lechanteur éveille encore aujourd'hui tant d'échos en Normandie. Et aussi pourquoi la ferveur dont nous l'entourons reste totalement incompréhensible aux yeux des *horzains*. Notre culte pour lui amuse souvent ou irrite parfois. Mais ne nous y trompons pas : au-delà de lui-même, c'est à notre peuple tout entier que s'adressent alors sarcasmes et griefs. Dix ans après, notre ferveur demeure inchangée : l'identification entre cet homme et son pays demeure totale. Quand il s'agit de lui, quand il s'agit de nous, nous ne pouvons pas composer. Nous sommes des inconditionnels. Ce qui n'empêche ni la lucidité, ni la mélancolie.

Le grand drame de Fernand Lechanteur a toujours été de ne pouvoir donner à la Normandie plus qu'il ne pouvait en voler aux horaires souvent envahissants de la vie universitaire. Le temps perdu en besognes administratives secondaires l'a miné plus encore que les secousses universitaires qui ont assombri la fin de sa carrière ⁽¹⁾.

La première leçon que nous devons retenir de sa vie et de ne point nous laisser envahir par l'accessoire au bénéfice de l'essentiel. Comme Féret, comme Beuve, comme tant d'autres, il ne sera grand finalement « **que de sa foi normande** ». Elle l'enferme et elle

⁽¹⁾ Fernand Lechanteur était sans illusions. Au cours de vacances, il évoque la future rentrée scolaire : « **Je rentrerai sans joie, n'ayant rien à attendre dans un métier dégradé au service d'un Etat déliquescant. Car il est, non pas cause de son chef, mais par une fatalité biologique. La machine administrative centralisée est bien grippée. Pas de surprise pour moi, mais je suis un rouage de la machine et c'est moins drôle** ». (Lettre du 3 juillet 1961).

Les années ne feront qu'accentuer ce sentiment : « Je suis proviseur et serviteur consciencieux (hélas !) de l'Etat français, ce dont je ne me consolerais jamais, ce dont je me console de moins en moins, mais je suis si bien entortillé dans mes liens que je ne saurais peut-être plus m'accommoder de la liberté si un miracle, d'ailleurs impossible, me tirait de mon esclavage » (Lettre du 28 novembre 1963).

« **Mon dernier solstice d'hiver comme serviteur de l'Etat français. Vieux mercenaire qui rêve de retour dans sa hutte et qui en attendant continue à servir du mieux qu'il peut dans la déroute générale (...).**

Je n'aurai été, somme toute, qu'un professeur, assez dégagé de mon bazar pour ne pas voir en moi le sel de la terre, pas assez pour me libérer complètement. La lucidité nous tue, nous autres Normands. Enfin, on verra bien. Il me faut encore supporter pendant vingt-deux semaines ouvrables tous les faux problèmes, les angoisses réelles ou cultivées des jeunes, la paresse de plus en plus grande des professeurs et bien entendu la fureur des imbéciles toujours plus claironnante et sûre d'elle-même. C'est dur, vous savez ! » (Agon, veille de Jul 1969).



le résume. Même si elle n'est jamais ce repli qu'imaginent les imbéciles.

Fernand Lechanteur a essayé de nous apprendre que la Normandie, l'esprit normand et la tradition nordique, tout ensemble, nous permettaient de répondre à toutes les interrogations et même les plus contemporaines. C'est lui, le grand maître en savoir populaire, qui a le plus contribué à sortir la Normandie de l'ornière « folklorique ». Et s'il y a aujourd'hui une volonté politique normande, c'est à son inlassable « prédiction » que nous le devons.

Seulement, depuis dix ans, il a bien fallu faire sans lui et il n'est pas un jour où il nous ait manqué. Sur le plan de l'amitié bien sûr, mais cela est le domaine privé et même secret de chacun de nous. Sur le plan de l'action ensuite. Et là, il s'agit de notre bien commun.

On se rend mal compte à quel point Fernand Lechanteur, sans être tellement organisateur et sans avoir jamais joué au « leader », a été le rassembleur de toutes les bonnes volontés normandes, celui sur le nom duquel l'unanimité se faisait aussitôt, dans la diversité des tempéraments et des origines. Non pas qu'il fût de l'avis de tout le monde. Il avait ses idées et même ses têtes. Mais parce qu'il possédait le rare génie de déceler la part d'honnêteté qui se trouvait en chacun de nous et de la privilégier magnifiquement. On pouvait n'être pas de son avis. Mais il était impossible de n'être pas de sa famille morale. Il fut le premier à nous enseigner clairement que la Normandie n'était une idéologie mais un tempérament. Qu'elle n'avait de sens que dans le respect absolu de certaines vertus, dont la tolérance restait sans nul doute la première. Le renouveau de la Normandie n'était pas tant pour lui un problème économique, social ou politique qu'une affirmation d'ordre spirituel. Il s'agissait de sauvegarder un certain type d'hommes, une certaine manière de penser et d'agir, un certain style en un mot. Vision de prophète et de croyant. Et non système d'intellectuel, terme qu'il haïssait. Avec lui a disparu une autorité morale incontestée que ne peut, hélas, remplacer aucune formule collective. Du moins pourrions-nous tout essayer de mieux comprendre quelles furent pour lui les valeurs essentielles.

Le moment me semble venu donc, dix ans après sa mort, de lui donner la parole en faisant appel à quelques-unes des lettres que je possède. Elles sont peu nombreuses. Une trentaine, dont plusieurs ne sont que de cours billets de circonstance. Mais elles ont, noir sur blanc, le mérite de l'irréfutable.

Ses premières missives qui doivent dater de 1949 se sont perdues et la première dont je trouve trace est datée du 30 avril 1951, voici trente ans. J'étais alors exilé au pied des Pyrénées pour raison de service militaire et il m'écrivait déjà : « Nous étudions les moyens de fédérer toutes les bonnes volontés », révélant ainsi ce qu'il allait rester son constant souci.

On imagine mal aujourd'hui, où le fait régional entre de plus en plus dans les préoccupations - surtout en une période électorale, où la plupart des candidats aux présidentielles vont peu ou prou de déclarer « régionalistes » - combien ont été difficiles les premiers pas de l'action normande. D'autant que Fernand Lechanteur avait plus un tempérament de convaincu que de militant.

« Les meilleurs esprits sont préparés à la nécessité de faire éclater le cadre actuel, comme je m'en suis

aperçu hier en parlant avec M. Raoul Hamel [industriel cherbourgeois aujourd'hui décédé]. Voilà qui est bien et c'est vers ce genre d'hommes qu'il faut nous tourner. Le peuple n'est pas très mûr. Il conserve son originalité certes et ce fameux tempérament, mais il ne sait trop quoi en faire parce qu'on ne lui propose pas de buts définis. J'étais bien fatigué lorsque j'ai pris la parole hier à O... et sans doute n'étais-je pas dans mes meilleurs jours car les réactions à ce que j'ai dit sur la nécessité d'être Normand sur tous les plans n'ont guère recueilli que des applaudissements de courtoisie. Les gens étaient venus là pour voir danser, ce qui est louable. Le reste visiblement leur passait par-dessus la tête. Le maire d'O... cependant m'a remercié d'avoir dit tout haut ce que tout le monde pense tout bas. Mais que ne le disent-ils eux, dans leurs assemblées ? »

15 juillet 1960

Fernand Lechanteur évoque ensuite un débat économique dans une petite ville du sud de la Manche :

« Ces braves gens ont demandé à de Gaulle de s'occuper d'eux, de tirer de sa poche quelques industries pour employer nos enfants. La réponse explicite a été que nous n'étions pas si malheureux que ça. La réponse implicite a été à Rouen que nul pays n'avait fait autant pour les peuples sous-développés que la France actuelle. Que ne sommes-nous noirs, jaunes, anthropophages ou animistes ! »

15 juillet 1960

L'action normande n'a jamais cessé de rester au centre même des préoccupations de Fernand Lechanteur, mais elle ne fut jamais repli sur lui-même, ni mépris de celui qui n'était pas « né-natif » de Normandie :

« Il faut toujours parler de notre pays et en parler avec lucidité, dans ce domaine, on éprouve parfois des surprises. Au fait, le mot est inexact, ce ne sont plus des surprises d'entendre des horzains parler avec plus d'intelligence et de cœur que les indigènes en ce qui concerne la Normandie (...). C'est un des beaux résultats de la centralisation d'avoir ainsi dans les faits triomphé aussi naturellement. La conséquence logique c'est que, comme je vous le disais plus haut, certains horzains sont plus lucides que les natives. Que n'étiez-vous à B... lors de l'inauguration de l'exposition viking ! On n'avait pas invité Adigard des Gautries. Que voulez-vous que le maire de B... ait à f... d'Adigard des Gautries, qui n'a aucune espèce d'influence électorale et que d'ailleurs lui, le maire de B..., ne connaît pas du tout ! Il n'y avait pas le moindre drapeau normand mais par contre, de chaque côté de la porte, une Bretonne et une Normande. Le folklore, ça existe ! »

21 juillet 1962

Son grand ennemi, pourtant, restait le jacobinisme français, que Fernand Lechanteur faisait remonter au gouvernement monarchique tout autant qu'à la tradition républicaine :

« Je suis de plus en plus atterré de voir le jacobinisme français à l'œuvre. Michel Debré est Jacobin, Mollet est Jacobin et de Gaulle sans doute aussi. Les syndicats sont jacobins. Les nôtres viennent de pren-



dre ouvertement parti contre la « régionalisation » administrative, mus par une logique externe qu'ils analysent finement et qui leur fait découvrir sous cette étiquette une dangereuse exportation du Pouvoir et par une logique interne qu'ils n'analysent pas du tout, qui les empêche de se mouvoir en dehors des habitudes acquises et qu'ils ne peuvent agir que de Paris. Ils sont tous, nous sommes tous, comme le chien qui voit soudain sa chaîne se briser et qui rentre dans sa niche tout estomaqué ».

28 novembre 1963

Au moment des « événements » de 1968, Fernand Lechanteur devait mesurer tout ce qui le différenciait des deux camps en présence :

« Bien entendu nous sommes de plus en plus dans le tourbillon des idées fausses. Nous autres Normands fédéralistes, en tout cas, nous n'avons pas su, nous n'avons peut-être pas pu (parce que nous avons tous notre pain à gagner) nous faire entendre utilement et nous voilà réduits comme tout un chacun à nous demander si nous devons voter U.D.F., P.D.M., F.G.D.S., P.C.F., P.S.U., c'est-à-dire pour des sigles absolument vides de sens. Lors des événements de mai, un de mes professeurs, croyant sans doute se justifier, m'a dit : « Je ne comprends pas ce qui peut vous choquer dans ce qui se passe, c'est vous qui m'avez appris ce que je sais des méfaits de la bureaucratie centralisatrice ». Amère victoire, puisque j'ai horreur du désordre. J'ai dû en subir une large part, même si ma personne n'a jamais été mise en cause. Bref ma solitude est plus

La grisaille des travaux inachevés...

Cet extrait d'une lettre, écrite en 1964 à des amis demeurant dans la région parisienne et qui ne leur a vraisemblablement jamais été envoyée, illustre bien l'amertume qui l'avait envahi à la fin de sa vie.

(...) En avril, à la fin du mois, je dois me rendre en Allemagne, à Würzburg où l'on me demande de parler de l'enseignement français exactement comme si j'y connaissais quelque chose et comme je n'étais pas parfaitement étranger à l'enseignement et à la France. Mais j'ai déjà dans ma vie parlé de tant de choses qui me sont étrangères que je n'en suis à une audace près.

Les jours s'écoulent dans la grisaille des travaux inachevés et des regrets d'avoir été dans une large mesure un propre à rien disponible pour toutes sortes de besognes jamais menées à leur terme, sauf le terme qui nous est imparti sur cette terre. Qu'aurais-je voulu faire et qu'attendait-on de moi ? Rien sans doute de précis. L'essentiel est probablement qu'on me prenne pour un joyeux luron satisfait de sa réussite, comme disent les braves qui mesurent ça au rôle que l'on joue sur le guignol local. Voilà bien de la philosophie telle qu'on l'exprime un mercredi soir, après le départ des secrétaires, dans l'air empesté de fumée de tabac, pendant que le brouillard se déroule lourdement sur la Prairie.

Zazie au moins avait un but dans l'existence : devenir institutrice pour faire ch... les mômes. Il semble que je n'ai su appliquer le système qu'à moi-même. On est perdant avec une organisation pareille.

Les choses étant ce qu'elles sont, la grand-mère dans l'état que vous savez, Janine traînasse une espèce de grippe qui la défigure littéralement. Les filles vont au lycée et Christian à l'hôpital en râlant. C'est du Marcel Aymé, ou la famille Duraton, comme partout. Du Prévert, si on veut :

Le fils fait des études,
Les filles font des études,
La mère ne fait pas d'études,
Elle lave la vaisselle, la mère,
La grand-mère est couchée,
La mère soigne la grand-mère,
Et le père, alors, qu'est-ce qu'il fait, le père ?
Il ne soigne personne, le père,
Et il ne fait plus d'études,
Alors il dirige celles des autres
Et ne soigne personne, le père, etc...



La pharmacie aussi c'est consolant, c'est riche d'humanité la pharmacie ; la preuve, c'est que les pharmaciens vendent des médicaments aux professeurs et les professeurs élèvent (qu'ils disent) les enfants des pharmaciens. Et puis tout ça, les enfants de pharmaciens, de professeurs, d'avocats marrons, d'entrepreneurs en faillite et de médecins avorteurs, ça grouille et ça recommence en attendant d'être transférés à des milliards d'années lumière.

Moralité : Va bien falloir tout de même qu'on trouve une combine pour se rencontrer. Pourquoi pas au printemps (pas le magasin, la saison) du côté de la Seine (pas le département, la rivière franco-normande) ? Ca ne serait pas idiot. Tout compte fait, c'est probablement ce que j'ai écrit de moins idiot dans ces deux pages.

De tout cœur à tous.



grande que jamais à tous égards (...). Certes les esprits commencent à mettre en cause les structures administratives, mais très confusément. On parle d'autonomie des universités, voire des lycées. Aspiration légitime mais personne ne va jusqu'au bout. Ce genre d'autonomie est lié aux structures fédérales et qui sautera le pas ? Les reconduits de la Ve cela m'étonnerait. Les autres ? Comme les Napolitains de Murat : « Foutez-les en rouge, foutez-les en vert, foutez-les en noir, ils foutent toujours le camp... ». C'est-à-dire UDFPDMFGDS-PCPSU, c'est Jacobins et Cie, héritiers hexagonaux (« trou du cul hexagonal » est depuis longtemps une injure dans le riche parler mulhousien), de Richelieu, Louis XI ou Philippe Le Bel ».

27 juin 1968

Il est bien dommage que la lettre écrite par Fernand Lechanteur à un député de la Manche lors du référendum de 1969 ne m'appartienne pas et que je n'en possède qu'une photocopie. Un jour peut-être sera-t-elle publiée et on saura ce qu'il pensait du procédé.

Après l'échec du Général de Gaulle, dont il critiquait violemment les méthodes et dont il se méfiait des intentions, Fernand Lechanteur ne devait pas faire davantage confiance à son successeur :

« Une chose est certaine : ces messieurs de Paris au gouvernement nous accablent de bonnes promesses. Savoir ce qu'en vaut l'aune. Réalistes, Pompidou et consorts savent bien qu'il faut en finir avec le Désert Français, mais ils ont une peur atroce d'une grande transformation et le super-français Sanguinetti surveille tout le bazar en menaçant de la Haute-Cour un peu tout le monde. Ce sera dur. En attendant, la morale publique fout le camp, grand train, et on finit par admettre que la violence paie, solution à laquelle je ne me rallierai jamais. C'est un peu trop habile de la part de Pompidou de remettre la chose aux mains des « autorités locales ». C'est une pétition de principes, car il est bien évident que ces gens-là ne renonceront pas à leur routine, abrutis qu'ils sont par plusieurs siècles de servitude honorable et profitable (...). J'ai entendu que ces messieurs députés de la Majorité ont beaucoup parlé de la nécessité d'aborder la décentralisation d'une autre façon, mais en prenant des garanties contre l'éclatement de l'Etat. Tout cela est clair comme de l'eau de boudin ».

6 janvier 1971

« J'ai écouté ou lu l'essentiel du « message » de Pompidou. Je n'éprouve aucun regret de n'avoir pas voté pour lui, malgré la banale médiocrité du challenger. La roublardise radicale vit toujours. C'est ce que préfèrent les Français, semble-t-il. « Il n'y aura pas d'assemblées régionales », même si les sondages montrent que plus de 60 % des hexagonaux le désirent. Voilà au moins qui est clair et nous épargnera à l'avenir l'embarras du choix dans les élections ».

26 janvier 1971

Dans un certain sens, il n'est pas faux de dire que Fernand Lechanteur est mort désespéré devant le blocage de la société politique française vouée à perpétuellement osciller entre les deux choses qu'il détestait le plus : l'anarchie et la dictature. Tout renforcement du

pouvoir central, toute « monarchisation » de la république rendait méfiant cet homme sorti du peuple et resté fondamentalement démocrate (selon la tradition nordique, prétendait-il toujours). En revanche tout désordre le choquait profondément, toute violence l'atterrait, tout sectarisme lui semblait incompréhensible, et il se révélait alors étrangement modéré et même conservateur. Toute sa vie, quand il s'agissait des affaires françaises (qu'il nommait toujours « gauloises ») il hésitait entre un pouvoir et une opposition qui ne parlaient ni l'un ni l'autre son langage.

Fernand Lechanteur depuis sa retraite paraissait totalement écoeuré par la marche des choses. Cela ne l'empêchait certes pas d'aider de ses conseils les premiers pas du Mouvement Normand, auquel il avait apporté une adhésion sans réserve, mais sans nul doute placée sous l'exergue de la maxime de Guillaume le Taciturne : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour préserver ».

Finalement, Fernand Lechanteur a beaucoup entrepris. A nous, si nous voulons nous réclamer de lui, de persévérer.

Jean MABIRE

article de 1981



Réalisée pour le compte de l'Association des Amis de Jean Mabire, cette bibliographie magistrale est **un véritable hommage rendu à Jean Mabire par Alain de Benoist**. Rehaussée d'une préface de **Dominique Venner**, cet opuscule doit figurer dans toutes les bibliothèques des Amis de Jean Mabire.

Elle peut être commandée directement auprès de l'association ou en paiement sécurisé sur notre nouveau site : www.jean-mabire.com.

9 € l'exemplaire + 3 € de frais de port.



Assemblée Générale 2011

Chères Amies, chers Amis,

Vous êtes conviés à participer à notre **Assemblée Générale annuelle**.

Cette année, notre rendez-vous autour de la mémoire de notre ami Jean Mabire revêtira une double symbolique. En effet, nous serons dans la 10^e année d'existence de l'A.A.J.M. et nous célébrerons l'année du 1100^e anniversaire de la naissance de la Normandie qui était chère à notre ami et nous est chère.

Ainsi, nous avons choisi de marquer l'évènement en nous retrouvant à Falaise, ville natale de Guillaume Le Conquérant :

Le **samedi 26 mars 2011 à 11 heures**.

au **Château La Fresnaye**, rue Georges Clemenceau à **Falaise** (14)

Précisément à la salle du Pressoir.

(l'entrée du Château est à proximité de l'Office de Tourisme)

Programme de la journée :

- **11h : Assemblée Générale**
- **12h : Temps libre**, consacré aux retrouvailles entre amis ainsi qu'à la visite des stands des associations amies et de nos amis artisans
- **13h : Repas campagnard** tiré du sac (pique-nique)
- **15h : Visite du Château de Falaise** (5 € l'entrée) qui s'achèvera par le dépôt d'une gerbe au pied de la statue de Guillaume le Conquérant
- **18h :** Retour à la salle du Pressoir pour un verre de cidre et un **exposé de Didier Patte**
- **20h : Dîner communautaire** à la salle du Pressoir (repas organisé par les bénévoles de l'AAJM, participation : 20 € par personne - coupon réponse ci-joint à nous à retourner avant le mardi 15 mars).

Nous rappelons que la participation à l'Assemblée Générale implique nécessairement d'être à jour de cotisation pour 2011.

Nous vous sommes particulièrement reconnaissants pour votre fidélité et vous prions d'accepter, chères Amies et chers Amis, l'expression de notre très sincère et respectueux salut.

Le Président,
Bernard Leveaux

Le Secrétaire,
Fabrice Lesade

Le Trésorier,
Sébastien Colin

Bulletin de participation à l'Assemblée Générale du Samedi 26 Mars 2011

Nom & Prénom :

1 - Participera à l'Assemblée :

☐ OUI ☐ NON

2 - Participera au Repas :

☐ OUI ☐ NON

Règlement pour la participation au dîner du samedi soir :

Accompagné de personne(s) : 20 € x = €uros

A retourner avant le 15 mars 2011 à l'adresse ci-dessous.



Bulletin d'adhésion à l'A.A.J.M. pour l'année 2011

Ami(e) de Jean Mabire,

Nous profitons de cette invitation à notre Assemblée Générale annuelle pour solliciter auprès de nos adhérents le renouvellement des cotisations. Comme vous le savez nous avons choisi le mois de Mars – mois du départ de notre ami pour son dernier voyage – pour lancer notre appel annuel à cotisation. Si vous n'êtes pas à jour pour 2011, merci de nous retourner ce coupon à l'adresse de l'AAJM.

Nom & Prénom :

Adresse :

Code postal et ville :

☐ Je souhaite réadhérer à l'A.A.J.M. et je vous joins ma participation de :

☐ Adhésion simple : 15 € ☐ Adhésion de soutien : 20 € et plus (Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie).

☐ Je ne souhaite plus être adhérent(e) de l'A.A.J.M.



Sac au dos, rassemblement !

Il n'y avait guère de suspense et les plus perspicaces l'avaient deviné depuis un moment déjà : c'est dans le secteur de **Saint-Clair-sur-Epte** que nous nous retrouverons cette année pour notre marche-hommage annuelle.

Un hommage toujours organisé dans la même perspective : rassembler le temps d'une journée, dans un esprit unitaire, des adhérents des différentes associations - AAJM en tête - qui se reconnaissent dans la pensée et l'œuvre de notre auteur préféré.

Nous continuerons ainsi, « dans les pas de Jean Mabire », notre tournée des pays normands entreprise en 2007 et, alors que l'on célèbre le 1100^{ème} anniversaire de la création de la Normandie, quoi de plus naturel que de nous rassembler sur ce plateau du Vexin où fut signé l'acte fondateur du duché. Duché dont on sait la place qu'il occupa dans le cœur et dans l'œuvre de Maître Jean.

Cette 4^e édition aura lieu **début mai**, selon le programme habituel : randonnée pédestre, pique-nique convivial et cérémonie. Nous invitons donc les amis désireux d'y participer à se manifester, comme de coutume, à l'adresse suivante : **RANDO_JM@yahoo.fr**



Les Que Lire? en DVD et en CD

D'avril 1990 jusqu'en mars 2006, la veille de sa disparition, Jean Mabire a fait paraître, chaque semaine, sans jamais manquer un seul rendez-vous, un portrait d'écrivain, dans une rubrique intitulée *Que lire?*

Une œuvre considérable. Plus de 800 chroniques. Certaines d'entre-elles ont été rassemblées dans une collection d'ouvrages publiés chez divers éditeurs. Pas toutes. Il manque encore à l'appel près de 5 volumes...

Rassemblant la totalité de ces textes, nous avons préféré les publier en DVD. Et qui mieux que ses amis pouvaient lire ses textes ? À chacun nous avons proposé un thème : la jeunesse, la Normandie, les Rouges, les Maudits, les combattants, les Européens, etc... Ils ont fait leur choix et prêtent leur voix à ces textes ciselés, puisants, aussi concis que précis.

Les auteurs de et pour la jeunesse... (Vol. I)

1. Robert Baden Powell ; 2. Serge Dalens ; 3. Paul Féval ; 4. Ian Fleming ; 5. Jean-

Louis Foncine ; 6. Hergé ; 7. Edgar P. Jacob ; 8. Pierre Joubert ; 9. Rudyard Kipling ; 10. Morris ; 11. Hugo Pratt ; 12. Comtesse de Ségur. Ces textes ont été choisis et lus par Fabrice Lesade, Secrétaire Général de l'AAJM.

Les grands littéraires (Vol. 2)

1. Marcel Brion ; 2. Alphonse de Châteaubriant ; 3. Pierre Drieu La Rochelle ; 4. Alain-Fournier ; 5. Jean Giono ; 6. Ernst Jünger ; 7. Xavier Marmier ; 8. Henri Queffélec ; 9. Henri de Régnier ; 10. Samiël ; 11. Édouard Schuré ; 12. Émile Verhaeren. Ces textes ont été choisis et lus par Pierre Bagnuls, rédacteur en chef de la revue *Figures de Proves*.

• 9,95 € le DVD. 14,95 € le boîtier DVD+CD. Port 3 € pour 1 ou 2 DVD. À commander à l'AAJM ou sur le site en paiement sécurisé.





« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*

12e Haute-Ecole Populaire – août 1997
St Bonnet-le-Courreau en Forez

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
15, route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin
contact@jean-mabire.com
<http://www.jean-mabire.com>

Conception : Les Editions d'Héligoland TM 2010
www.editions-heligoland.fr
BP2 - 27290 Pont-Authou (Normandie)